

Le périple de Khim et Nov de Stung Treng à Attopeu en 1883, récit d'exploration cambodgien du XIXe siècle

Mathieu Guérin, Kunthea Chhom

▶ **To cite this version:**

Mathieu Guérin, Kunthea Chhom. Le périple de Khim et Nov de Stung Treng à Attopeu en 1883, récit d'exploration cambodgien du XIXe siècle. Péninsule : Etudes Interdisciplinaires sur l'Asie du Sud- Est Péninsulaire, 2014, n°69, p. 103-140. hal-01185230

HAL Id: hal-01185230
https://hal.science/hal-01185230v1

Submitted on 11 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Péninsule n° 69 – 2014 (2)

Mathieu GUÉRIN, Kunthea CHHOM[1]

LE PÉRIPLE DE KHIM ET NOV DE STUNG TRENG À ATTOPEU EN 1883
récit d'exploration cambodgien du XIXe siècle

Étienne Aymonier est un des grands pionniers de l'orientalisme français. Cet officier devenu administrateur a passé vingt ans, de 1869 à 1888, à étudier les pays et peuples d'Indochine. Les modes de gouvernements, les langues, l'histoire et l'archéologie, les mœurs et coutumes des habitants de la région, les échanges économiques et les productions ont été présentés par l'officier érudit[2]. Il est notamment connu pour ses travaux sur les langues cambodgienne et chame, et pour ses explorations du Cambodge et du Laos. Après son retour en France, devenu directeur de l'école coloniale, il poursuit

[1] Respectivement : maître de conférences à Institut National des Langues et Civilisation Orientales, membre du Centre de Recherche en Histoire Quantitative (UMR 6583) et doctorante à l'École Pratique des Hautes Études. Les auteurs tiennent à remercier M. Michel Antelme, Mme Hul Sovanmoly, M. Joseph Deth Thach et M. Grégory Mikaelian pour leurs conseils, et la Société Asiatique pour avoir facilité l'accès au manuscrit original. Les erreurs de traduction ou de lecture du manuscrit qui subsisteraient sont de la seule responsabilité des auteurs.

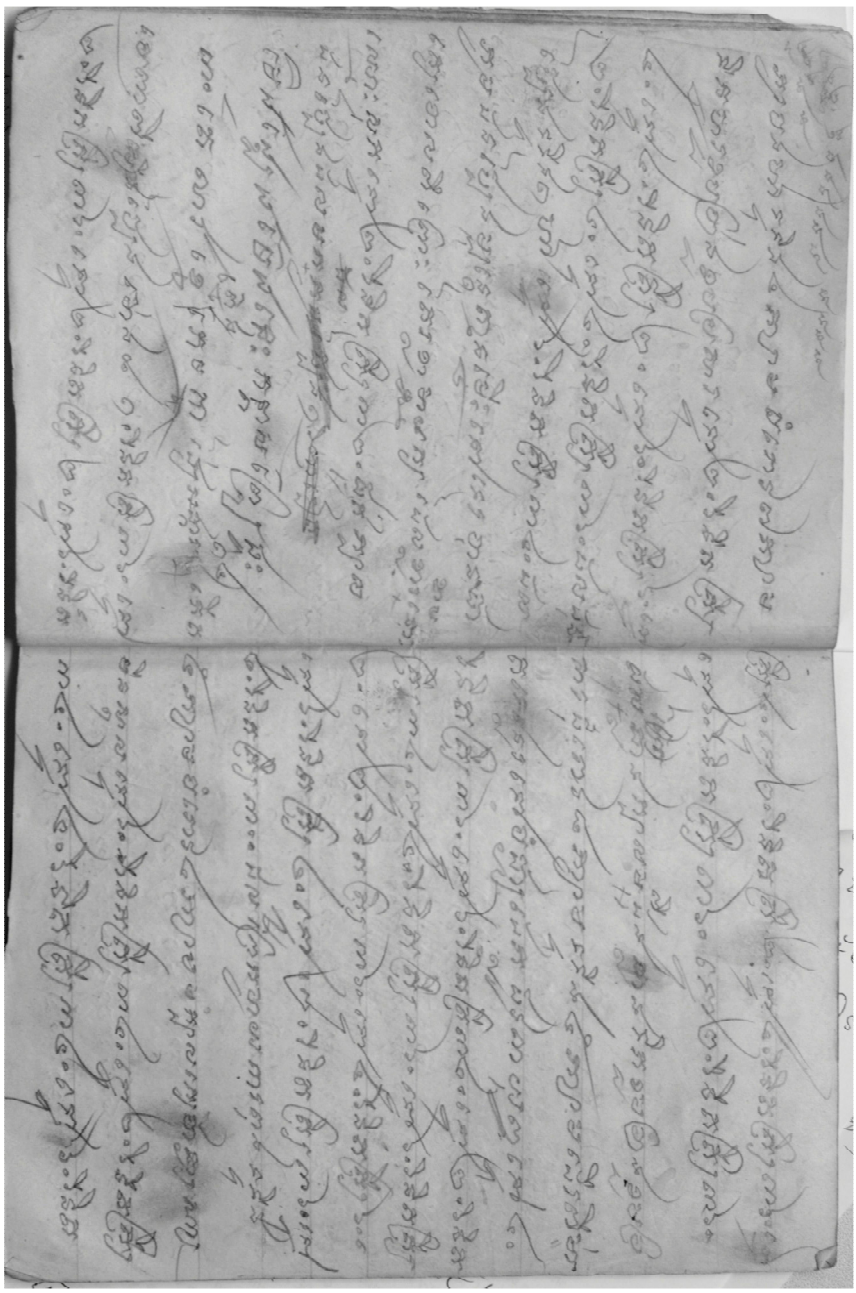
[2] Pour une biographie d'Étienne Aymonier, voir les travaux de Pierre SINGARAVÉLOU (« De la découverte du Champa à la direction de l'École coloniale : itinéraire d'Étienne Aymonier d'après ses mémoires inédits », [*in*] Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, Angel PINO & Samaha KHOURY (éds), *D'un Orient l'autre. Actes des troisièmes journées de l'Orient,* Bordeaux, 2-4 octobre 2002, *Cahiers de la Société asiatique* IV, Paris-Louvain, Peeters, 2005, pp. 237-248 ; et la notice sur Étienne Aymonier qu'il a rédigée dans le *Dictionnaire des orientalistes de langue française* dirigé par François Pouillon).

son œuvre par de nombreuses publications. Celles-ci ont permis aux Français, tant les administrateurs coloniaux que les orientalistes, d'accéder à un savoir rigoureux, riche, extrêmement varié, sur le Cambodge, le Viêtnam, le Laos et le Siam. Ce que l'on sait moins, c'est que ses explorations ont aussi été l'occasion de créer un savoir autochtone par la description des régions visitées.

En effet, Étienne Aymonier, comme il le reconnaît très honnêtement dans ses publications, n'était pas seul. Ainsi, au cours de ses recherches archéologiques ou lors de son expédition au Laos, il était accompagné de lettrés cambodgiens. Lorsqu'il prépare son voyage au Laos, Aymonier charge son principal collaborateur cambodgien, An, de « recruter neuf de ses compatriotes sachant écrire leur langue suffisamment pour les dresser à prendre des notes de voyage » pendant que lui-même part chercher un passeport à Bangkok[3]. Ces apprentis explorateurs sont chargés par Aymonier, non seulement de l'accompagner, mais surtout de suivre des itinéraires parallèles au sien, lui-même remontant le cours du Mékong, afin d'augmenter l'espace visité et la masse d'informations recueillies. Il rencontre l'équipe rassemblée par An à Phnom Penh le 18 septembre 1883 et pendant un mois, il forme ses collaborateurs à la prise de notes de voyage. Aymonier écrit à Sambor : « Je me remis en route, continuant, ce que je faisais depuis mon départ de Krachêh, à dresser mon personnel cambodgien à se servir de la montre, de la boussole et à prendre des notes sur la route. »[4] Grâce aux notes prises par ses adjoints et à ses notes propres, Aymonier rédige deux récits de son voyage : une première ébauche paraît dès 1885 dans la revue publiée par le gouvernement de Cochinchine, *Excursions et reconnaissances*, le document final n'étant publié que dix ans plus tard[5].

Étienne Aymonier a ainsi conservé par devers lui les notes de voyage des Cambodgiens qu'il avait formés, et celles-ci font désormais partie de ses papiers déposés à la bibliothèque de la Société asiatique de Paris[6]. On y trouve 94 cahiers de notes originales sous la forme soit de feuilles de papier

[3] AYMONIER, Étienne, *Voyage dans le Laos*, Paris, Ernest Leroux, Annales du Musée Guimet, 1895, t. 1, p. 2.
[4] AYMONIER, É., *Voyage…, op. cit*, p. 8.
[5] *IDEM*, « Notes sur le Laos », *Excursions et reconnaissances*, tome 20-21, 1885. Cette première version publiée en 1885 a été rééditée en 2003 (AYMONIER, É., *La société du Laos siamois au XIX*^{ème} *siècle*, présenté par Fabrice MIGNOT, Paris, L'Harmattan, 2003, 298 p.) ; AYMONIER, É. *Voyage […]*, *op. cit.*, 2 tomes, t.1, 1895, 341 p., t. 2, 1897, 360 p.).
[6] Carton 1 : P. Ay 3, P. Ay 5, P. Ay 6 ; carton 2 : P. Ay 7, P. Ay 8 ; carton 3 : P. Ay 13, P. Ay 14, P. Ay 15, P. Ay 17, T. 4 XII, fonds Aymonier, Société asiatique, Paris.



Ill. n°1 : pages 8 et 9 du manuscrit. Fonds Aymonier, Société asiatique.

européen reliées, semble-t-il par les voyageurs, de manière à constituer des petits cahiers d'une cinquantaine à plusieurs centaines de pages, soit, pour huit d'entre eux, de calepins de voyage. Du papier de mûrier est parfois employé pour la couverture. S'y ajoute 16 cahiers de la main d'Aymonier qui sont des translittérations d'une partie des notes prises par les Cambodgiens. Les cahiers portent le nom des auteurs et sont numérotés[7].

Ces cahiers sont signés de Dou [Ḍū], Iem [Īem], Srey [Srīy], Top [Tup], Khem [Khim], An [An], Ouk [Uk], Ros [Ras], Chan [Cănc] et Nou [Nov ou Nauv]. De ces lettrés, nous ne savons à peu près que ce qu'Aymonier nous en dit. Parfois un indice supplémentaire transparaît. Ainsi les notes de voyages de Ḍū et Tup montrent que ces deux hommes maîtrisent la langue et l'alphabet siamois, alors que le seul dont Aymonier dit qu'il parle thaï est Srīy[8]. Les auteurs se présentent comme *lok ūy* ou *anak nāy*, soit des appellations démontrant un certain rang social, l'équivalent français de « monsieur » pour des gens du peuple qui ne sont ni dignitaires du roi, ni moines[9]. L'extrait traduit ci-après montre que cet exceptionnel ensemble documentaire constitué par les écrits de ces lettrés cambodgiens permet de saisir ce qui, au-delà des instructions d'Étienne Aymonier, retient leur attention. En s'appuyant sur le texte original en khmer, nous pouvons saisir les représentations qu'ils véhiculent et leur perception de ce qu'ils voient.

Cet extrait correspond aux quarante-cinq premières pages du récit de voyage de Khim et Nov entre Stung Treng et Attopeu. Les deux collaborateurs d'Aymonier remontent alors la Sé Khong à partir de Stung Treng jusqu'à Attopeu. Leur voyage se poursuit ensuite encore vers le nord, avant de bifurquer à travers terre vers l'ouest et Saravane puis Oubon, dans la vallée du Mékong, où ils retrouvent Aymonier[10]. Un autre groupe est envoyé à l'ouest par Surin. Le territoire que Nov et Khim visitent est alors laotien

[7] Sous réserve d'inventaire plus poussé, les manques dans la numérotation semblent suggérer que 13 cahiers au moins sont manquants (Srey n° 7 ; Top et Khim n° 1, 2 et 5 ; An n° 8 ; Top 6 manquants, Khim n° 1 et 4).

[8] AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.*, p. 24.

[9] On retrouve ces appellations dans les inscriptions des estampeurs d'Aymonier étudiées par Saveros Pou et Michel Antelme. POU, Saveros, « Angkor Vat. K. 1089 », [*in*] *Nouvelles inscriptions du Cambodge II & III*, Paris, EFEO, 2001, pp. 271-272 ; ANTELME, Michel, « Les estampeurs d'Aymonier et leur production épigraphique : les inscriptions du pràsàt Aṅkor Văt (K. 1089.1, K. 1089.2, et K. 1134), des pràsàt Črŭṅ nord-ouest (K. 1135) et sud-est (K. 1136) et du pràsàt Tà Prohm (K. 1137) », *BEFEO*, à paraître.

[10] Pour les noms de lieux importants, bien connus dans la littérature sur la région, l'orthographe utilisée à l'époque coloniale française est conservée. Les noms des petites localités, rivières, montagnes qui apparaissent dans le récit de Khim et Nov sont translittérés en utilisant le système de Mme Saveros Pou, en respectant l'orthographe du manuscrit.

sous suzeraineté siamoise. Il s'agit d'une région qui intéresse le roi du Cambodge. Norodom en récupère une partie en 1904, en argumentant que des Khmers habitent à Sīem Ṕāṅ (noté Saen Ṕāṅ dans le manuscrit) ce qui apparaît dans ce récit. L'exploration d'Étienne Aymonier vise, entre autres, à obtenir des renseignements pratiques sur un territoire susceptible de passer sous le contrôle de la France. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la version finalisée du compte-rendu d'exploration d'Aymonier est publiée en 1895, deux ans après que le Laos soit passé sous domination française. Si Aymonier joue la carte française, ses adjoints sont de précieux informateurs pour le souverain cambodgien.

Le meneur de cette expédition sur la Sé Khong (Se Kang) semble avoir été Khim qui, selon Aymonier doit retirer tout le mérite des notes prises. Khim est un bakou (*pāgū*), descendants des brahmanes chargés de la tenue des rites de la royauté cambodgienne. Aymonier ne tarit pas d'éloges sur lui. Il le décrit comme « grand, maigre, sec, presque noir de teint, conservant donc en partie les traits distinctifs de ses aïeux reculés, [il] était un jeune homme consciencieux et appliqué. » Aymonier loue les qualités d'observateur de Khim et son endurance, expliquant qu'il « ne s'arrêtait que lorsque la fièvre le terrassait »[11]. De Nov, Aymonier dit qu'il « ne fit rien, n'aida pas son compagnon ». Nov est présenté comme un métis vietnamien-cambodgien dont la principale qualité est d'être physiquement robuste[12].

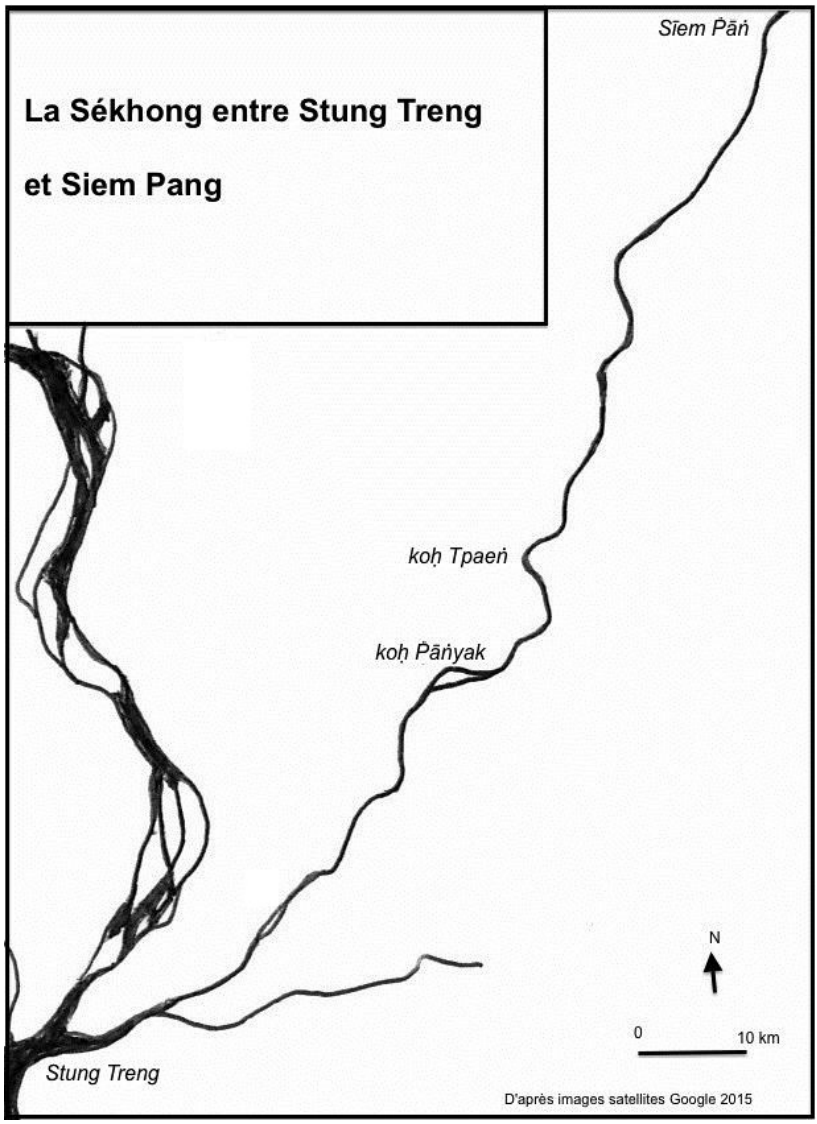
Les deux hommes voyagent par pirogue, *dūk*, en avançant à la gaffe, ou à la cordelle dans les rapides. Le voyage a lieu en octobre, pendant la saison des pluies, et ils avancent à contre-courant, lentement. Les journées sur l'eau sont longues, souvent entre dix et douze heures, parfois plus. La nuit, ils font généralement escale dans des villages, en changeant régulièrement d'embarcation. Ils sont porteurs d'un laissez-passer rédigé par Aymonier, d'argent et de pacotille destinés à leur permettre d'obtenir le ravitaillement, le gîte, et les bateaux dont ils ont besoin pour leur voyage d'exploration[13]. Grâce à la boussole et au chronomètre, en estimant approximativement leur vitesse de déplacement, ils peuvent établir un relevé qui permet *a posteriori* de dessiner sur une carte le tracé du cours d'eau qu'ils suivent.

---

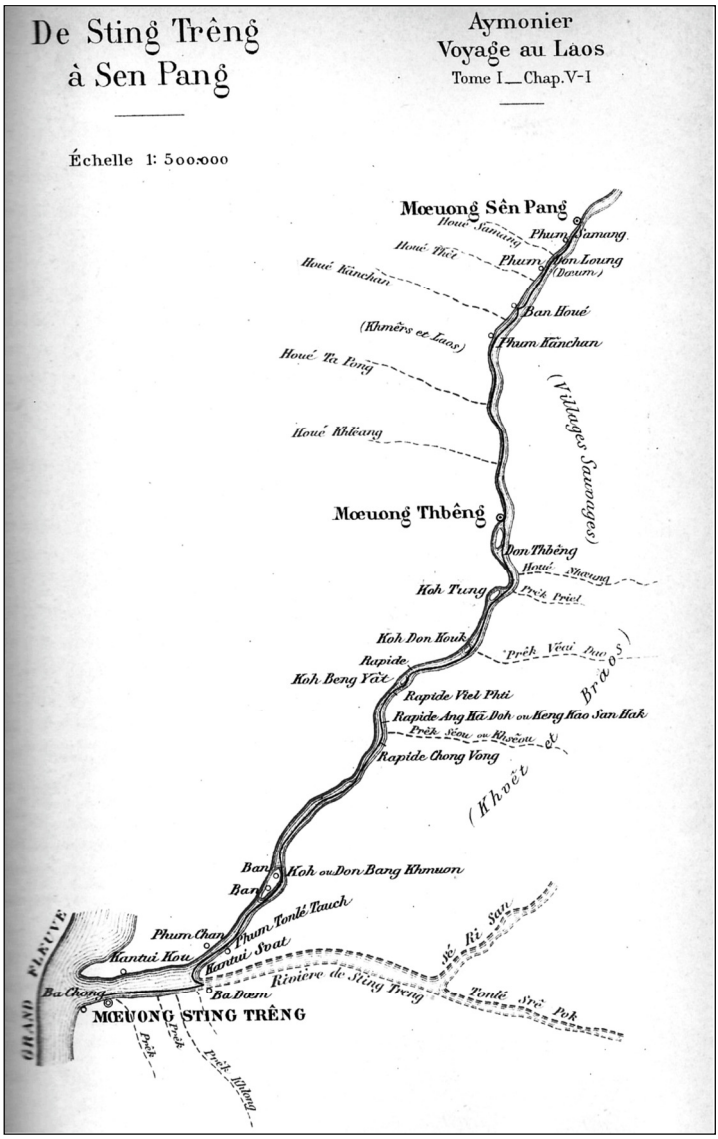
[11] AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.,* p. 118.

[12] S'il s'agit du même Nov qui a signé l'inscription moderne d'Angkor K. 1089.1, comme tout le laisse à penser, nous savons qu'il est originaire de Phnom Penh et qu'il travaille avec Aymonier au moins depuis 1881.

[13] AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.,* p. 23. Le laissez-passer d'Aymonier semble impressionner le gouverneur de Sīem Ṕāṅ (*ibid.*).



Ill. n° 2 : carte tracée à partir des images satellites



Ill. n° 2bis : carte tracée par Aymonier
à partir des indications de Khim et Nov

Ce tracé comparé au dessin de la Sé Khong à partir des images satellites [ill. n° 2] montre que ce dispositif permet d'obtenir une précision tout à fait remarquable pour des hommes qui ne maîtrisent pas la technique de la triangulation. Pour qu'un tel relevé soit utilisable, il doit être très minutieux, ce qui interdit de participer aux manœuvres du bateau. Un des deux Cambodgiens au moins doit rester les yeux fixés sur la boussole et le chronomètre. Il ne leur reste plus qu'à se faire communiquer le nom des cours d'eau et des montagnes qu'ils passent, renseignements qui sont fournis par les bateliers. Ces noms sont autant de points de repère qui permettent ensuite à Aymonier de dresser une carte de la région[14].

À plusieurs reprises, Khim dessine le contour des montagnes qu'ils passent. Les deux explorateurs ne s'écartent qu'exceptionnellement de la rivière. Entre Attopeu et Stung Treng, ils ne s'éloignent de la rive qu'une fois pour aller visiter un monument à l'est de Stung Treng, le Pāṭoem, et encore ne font-ils que quelques centaines de mètres. Si les relevés topographiques occupent une très large part du récit de voyage, les deux hommes notent aussi les traces des vestiges archéologiques qu'ils rencontrent et des renseignements sur les autorités des provinces, les mœurs et coutumes des habitants. Sur les 12 jours que dure leur périple entre Stung Treng et Attopeu, ils décrivent à trois reprises la manière de se comporter des femmes des villages qu'ils traversent et la possibilité de relations sexuelles prénuptiales. Aymonier en tire la conclusion que les femmes indigènes sont de mœurs dissolues, alors que ces passages montrent surtout la surprise de ces deux jeunes gens face à des femmes qui ne se sentent pas tenues de cacher leur poitrine, voire leur sexe en allant au bain. Il est évident à les lire que la question des relations sexuelles en dehors du mariage, qui représente un interdit fort dans la société cambodgienne, a occupé leur esprit.

---

[14] Grégory Mikaelian souligne qu'il n'est peut-être pas innocent qu'Aymonier ait trouvé en ces deux assistants de formation et de culture très différentes une aide efficace. Le premier, Khim, est un *bakou,* et en tant que tel formé à une numérologie complexe ordonnée à trouver des correspondances entre des espaces, des chiffres, des valeurs, des couleurs, des orients, ainsi que ne cessent de l'énoncer les traités traditionnels. L'emploi même de la boussole est connu au Cambodge depuis l'époque moderne (POU, Saveros & JENNER, Philip, « Les cpāp' ou 'codes de conduite' khmers. IV, Cpāp' rājaneti ou Cpāp' braḥ rājasambhār », *BEFEO*, 1978, vers 29, p. 373), sachant que le palais royal, d'où est issu Khim, est le lieu où viennent s'acclimater les techniques étrangères (NÉPOTE, Jacques, « Le Cambodge (1782-1866) et les Britanniques », *Péninsule* n° 41, 2000 (2), pp. 107-137). Le second, Nov, appartient à un tout autre milieu, typique de ces groupes métis qui jouent traditionnellement l'interface entre le roi et les modernités ultra-marines – khméro-portugais, sino-khmers, etc.

Alors qu'Aymonier se concentre sur les informations susceptibles de faciliter les déplacements des Français qui le suivront dans ces contrées et leur administration, Khim et Nov insistent eux sur ce qui les frappent, leur paraît étrange ou digne d'intérêt. Et c'est ainsi que la jeune femme de *pān* Duok à la poitrine aussi belle que celle d'une chinoise côtoie la description des raids des Lao pour se procurer des esclaves, les règles de conduite des chasseurs ou un primate extraordinaire, le *khār ṭaiṅ*.

La manière dont ils parlent des habitants des hautes terres peut laisser penser qu'ils éprouvent un certain mépris pour eux. Le passage qu'ils leur consacrent lors de leur halte à Sīem P̈āṅ est à ce sujet assez éclairant[15]. Ils indiquent que ceux-ci mangent leurs aliments crus et s'habillent d'écorces. L'opposition cru/cuit comme marqueur du sauvage face à la civilisation est bien connue depuis les travaux de Claude Lévi-Strauss[16]. Les habits d'écorce renforcent encore cette sensation de sauvagerie, alors même qu'un peu plus loin Khim décrit les techniques de tissage[17]. Le terme utilisé pour manger est *sî*, dont la connotation négative est déjà établie[18], alors que tout au long du manuscrit, le pronom pour les habitants des hautes terres est *vā*[19]. Pour désigner les peuples des hautes terres, Khim et Nov utilisent, soit le terme lao *khā*, noté *khār* dans le manuscrit, signifiant esclave, soit le terme khmer *phnong* (*bhnaṅ*), noté *bhnoeṅ,* qui renvoie à un groupe ethnique, les *Bu Nong* vivant dans l'actuelle province de Mondolkiri. Il semble bien que *bhnaṅ* soit utilisé ici comme hyperonyme signifiant sauvage. C'est d'ailleurs l'un des rares textes du XIXe siècle parvenus jusqu'à nous, et peut-être le premier, où ce terme est utilisé très clairement, non pour désigner les *Bu Nong*, mais comme terme générique renvoyant aux peuples des hautes terres et dans lequel on voit poindre une connotation négative, voire méprisante. Les autres textes dont nous disposons émanent de l'autorité royale ou de ses représentants. Les *bhnaṅ* y apparaissent comme un peuple sur lequel s'étend l'autorité du souverain khmer. Dans les années 1880, les seuls *bhnaṅ* avec lesquels les habitants de Phnom Penh sont en contact sont des esclaves de particuliers. En envoyant Nov et Khim dans la vallée de la Sékhong, Aymonier provoque une rencontre entre des Phnompenhois, qui ne sont

[15] Mercredi 17 octobre 1883, page 13 du manuscrit.
[16] LÉVI-STRAUSS, Claude, *Mythologiques 1, Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964, 402 p.
[17] Lundi 22 octobre 1883, page 33 du manuscrit.
[18] *Cf.* « ne s'emploie que pour les gens de nulle considération, ou pour les animaux », v. AYMONIER, É., *Dictionnaire français-cambodgien*, Saigon, Imp. nationale, 1874, p. 95.
[19] Le sens méprisant de *vā* est signalé par Aymonier dans son dictionnaire, v. AYMONIER, É., *ibid.*, p. 54. Janneau écrit qu'il sert pour désigner des inférieurs, v. JANNEAU, Gustave, *Manuel pratique de langue cambodgienne*, Saigon, Imprimerie impériale, 1870, p. 152.

pasdes dignitaires du roi, et des habitants des hautes terres. Il est possible qu'ils aient alors plaqué le mépris voué aux esclaves sur les peuples de la forêt. Par la suite, le terme *bhnaṅ* devient au cours du XXe siècle chargé d'une telle connotation péjorative qu'il est officiellement remplacé par le vocable *khmaer loe*[20].

Le récit de Khim et Nov est ainsi un témoignage unique sur une perception khmère des hautes terres et de leurs habitants. Par ses origines, Khim est en lien avec le palais. Son récit a pu jouer un rôle dans l'intérêt marqué par le roi Norodom à la fin de son règne pour la région de Stung Treng. Ainsi, cette expédition voulue et organisée par les Français, s'est révélée constitutive d'un savoir autochtone sur les hautes terres.

Note sur les noms de lieux géographiques

Nou et Khim utilisent les termes khmers (k.) ou lao (l.) pour désigner les différents points de repères.

Pour les îles : *koḥ*, *keḥ, khās*, *kas* ou *kuḥ* (k.), dn (l.)

Pour les rapides : *juor* (k.), *kaeṅ* (l.)

Pour les montagnes : *bhnaṃ* (k.), *bhūr* ou *kaṃbhūr* (l.)

Pour les villages : *bhūm* (k.), *pān* (l.)

Pour les cours d'eau : *braek* (k.), *danler* (k.), *huoy* ou *hūy* (l.), *Na* ou *ṇāṃm* (l.)

Unités utilisées dans le texte[21]

- direction

degrés de la boussole : *trīy* (de *trīvisăy* : boussole). 360 représentant le nord, 90 l'ouest, 180 le sud, 270 l'est.

- temps

heure : *m̈oṅ*

minutes : *vinit*

[20] Voir l'article *bhnaṅ* dans le *Dictionnaire cambodgien* de Chhuon Nath de 1967.

[21] Les notes sur les unités sont tirées pour l'essentiel de JANNEAU, G., *op. cit.*, pp. 73-77.

- longueur et distance
bhyām : brassée, environ 2 mètres.
sin : 20 brassées, soit environ 40 mètres.
khsaer : cordée, environ 3 mètres.
hā ou *hāv* ou *hov* : mesure de distance indéterminée.[22]
Pour les longues distances, Khim utilise le temps nécessaire à couvrir la distance à pieds en nuits de voyage. Une nuit correspondant à deux jours de marche, deux nuits à trois jours de marche, etc.

- masse
hin : 0,375 gr. Sert essentiellement pour les métaux précieux et les pierres.
jī : 10 *hin*, 3,75 gr. Sert essentiellement pour les métaux précieux et les pierres.
hāp : picul, environ 60 kg. Sert pour les marchandises.

Monnaies

kās : sapèque. Petite monnaie de zinc. Il faut 600 sapèques pour faire une ligature.
pād : petite masse d'argent, de forme ronde à une extrémité, fendue de l'autre, aux deux extrémités légèrement pointues, valant 4 ligatures.
pād mās[23] : semblables aux précédentes, mais en or[24].
ṇain ou *ṇaen* : barre d'argent valant 26 *pād.*
ṭuoṅ : tical siamois. Monnaie d'argent valant 4 ligatures.
anjīṅ : livre. D'après Aymonier, il s'agirait d'une corruption de *janjīṅ* signifiant balance, utilisée comme monnaie de compte valant 80 *pād*[25].

[22] Il pourrait s'agir du nombre 50, soit 50 *sin*, une unité qui pourrait être utilisée pour les distances d'environ 2 km. Il est à noter que le *hā* est systématiquement utilisé précédé du chiffre 1. Michel Antelme propose une autre explication. Il pourrait s'agir d'une unité dont le nom provient du verbe *hau*, appeler, soit la distance couverte par la voix (Michel Antelme, comm. perso. janvier 2015).
[23] Du malais *[e]mas*, or.
[24] Voir les reproductions des *pod duang* contemporains de ceux décrits par Khem et Nou dans *The Evolution of Thai Money*, Bangkok, The Currency Management Bureau, The Treasury Department, 2002, p. 60.
[25] AYMONIER, E., *Dictionnaire […], op. cit.*

Khem et Nou, Voyage à Attopeu n° 1 Copie à Oubon [en français sur l'original].[26]

[Jeudi 11 octobre 1883[27]**]**

Le vendredi 10 du mois de *āsuc*[28], nous quittons Stung Treng vers l'est en pirogue à 2 heures 30 de l'après-midi et mettons cap au 300. Près de l'extrémité du village de Stung Treng se trouve une rivière qui vient de la forêt dense et n'a plus d'eau en saison sèche. Largeur : cinq brassées, profondeur : six brassées. Nous avançons 25 minutes cap au 280 face au village de Kăduoy Gor qui compte une centaine de maisons de Khmers, de Chinois, et de Lao. Nous avançons 50 minutes cap au 300, pendant 60, puis 60, puis 20 minutes, cap au 320, pendant 10-15 minutes, cap 300 jusqu'à la rivière Keṅ Kaṅ[29], dont la source se trouve dans les rizières à un *hāv*, profondeur approximative trois brassées, largeur cinq brassées. Cap au 300 pendant 20 minutes jusqu'à la rivière Kluṅ dont la source se trouve dans la montagne Paek Cān à un jour de marche de Stung Treng et se tarit en saison sèche, profondeur six brassées, largeur sept brassées. Cap au 300 pendant 35 minutes [page 1], 60 minutes au 280, 15 minutes au 240. À 6 heures du soir, nous nous arrêtons à Thma Gay pour dîner jusqu'à ce que la nuit nous empêche de voir la boussole. Nous allons dormir à Pāṭoem.

[Vendredi 12 octobre 1883]

Le matin nous allons voir un monument[30]. À partir de la pirogue, le monument se situe cap au 220. Nous montons jusqu'aux murailles qui mesurent quinze cordées de long sur treize cordées de large[31]. Le fronton du portail fait face à l'ouest. Il est en pierres rugueuses. La muraille est en brique

---

[26] Fonds Étienne Aymonier, carton 3, T 4 XII, Société asiatique.

[27] Afin de faciliter la lecture du manuscrit, et alors que le texte original est écrit d'un seul tenant, le récit a été découpé par jour de voyage, sachant que Khim lui-même s'est à plusieurs reprises emmêlé dans les dates du calendrier lunaire qu'il utilise. Les pages du manuscrit original sont numérotées à partir du début du texte et les numéros indiqués dans la traduction entre crochets à la fin de la page.

[28] Septembre-octobre.

[29] Toponyme évocateur : litt. « la rivière du calao » ; plus probablement qu'au nom de l'oiseau, il renvoie au *bas' keṅ kaṅ*, nom d'un serpent mythique considéré comme le père de tous les serpents dans un conte célèbre, *rīoeṅ bas' keṅ kaṅ.*

[30] Pāṭoem. Aymonier en propose une description dans *Le Cambodge*, tome 2, *Les provinces siamoises*, Paris, Ernest Leroux, 1901, pp. 171-177.

[31] Environ 45 m. sur 40 m.

tout comme l'ensemble des bâtiments à l'intérieur, sauf le fronton du portail qui est en pierres rugueuses. On compte cinq monuments, trois sont en ruines, deux sont intacts. Les deux sont identiques. Ils mesurent trois brassées, ont quatre angles, et font six brassées de haut. Sur une terre élevée, en fait du sable, il y a une borne située devant le monument. Celle-ci est plate. Il existe un village de la borne (*bhūm* Thmar Kol). Ce village appelé ainsi est sur une île, au sud [p. 2] du monument à une distance de quinze *sin*[32]. Nous revenons à Thma Gay.

À 7 heures, nous marchons 60 minutes vers le nord, nous traversons vers l'île *keḥ* Tuoy Svāt puis continuons cap au 280 pendant 10 minutes, 30 minutes cap au 260 jusqu'au village Danler Tūc qui compte peut-être 20 maisons de Lao. Le village sur l'autre rive est Cāñ Ṅay, tous les habitants sont lao. Il compte peut-être 30 maisons. Nous avançons 50 minutes cap au 320, 60 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 300, 35 minutes cap au 300 et nous arrêtons à 9 heures du matin. À 11 heures 20, nous repartons ; 30 minutes cap au 320, 40 minutes cap au 320, 60 minutes cap au 340, 20 minutes cap au 360, 40 minutes cap au 320 jusqu'à l'île Pāṃṅ Khluon. Cette île est occupée par deux villages. Le premier a une dizaine de maisons, le deuxième [p. 3], une vingtaine de maisons toutes de Lao. 60 minutes, cap au 300, 20 minutes cap au 340, 35 minutes cap au 360, 50 minutes cap au 20, nous franchissons l'île Pāṃṅ Khluon d'une largeur d'un *hov*. Cap au 300 pendant 60 minutes, 20 minutes au 320, 35 minutes au 360, 60 minutes au 360, 20 minutes au 300, 35 minutes au 340, 45 minutes au 300, 60 minutes au 280, 10 minutes au 280, 20 minutes au 260. À 4 heures 20, nous nous arrêtons pour cuire le riz et mangeons jusqu'au départ. Nous avançons jusqu'à 8 heures du soir et nous nous arrêtons alors pour dormir [p. 4].

[Samedi 13 octobre 1883]

Nous repartons à 6 heures du matin. 25 minutes cap au 340. Nous partons au nord, 45 minutes cap au 340, 60 minutes au 320. Avance pendant 20 minutes, cap au 320, 30 minutes cap au 300, 40 minutes cap au 280 jusqu'aux rapides de Jjaṅvūṅ, cap au 300 pendant 60 minutes, 20 minutes au 300, 40 minutes au 360, 50 minutes cap au 20 jusqu'à arriver à la rivière Khsev qui descend du pays d'un saint ermite (*sruk braḥ īysīy*). Elle descend jusqu'au fleuve de Stung Treng. Sa profondeur est de cinq brassées, sa largeur de cinq brassées. Il y a de l'eau en saison sèche et en saison des pluies. Sa longueur est d'une

[32] 600 m.

journée de marche à partir de la rive du fleuve. Pendant 60 minutes cap 20, 10 minutes cap 20 jusqu'aux rapides Aṅkar Ṭoḥ. Les Lao [p. 5] les appellent les rapides Khov Akkhsānakkh. À 8 heures 20, nous nous arrêtons pour cuire le riz. Nous repartons à 10 heures. Nous avançons 60 minutes cap au nord, au 360, puis 60 minutes cap au 360, 30 minutes cap au 20, 45 minutes cap au 340, 60 minutes cap au 340, 20 minutes cap au 320, 40 minutes cap au 320, jusqu'aux rapides de Vāl Phdīr. Nous avançons 60 minutes cap au 300 jusqu'à l'île Piṅ Kokk ou Ṭan Kokk ou Piṅ Ẏak Kokk, un *hāv* de large, 20 minutes cap au 280, 40 minutes cap au 340 jusqu'aux rapides de Vaiy Ṭāv, 60 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 300, 40 minutes cap au 300, 60 minutes cap au 260, 20 minutes cap au 280. La province de Stung Treng s'arrête à l'extrémité de l'île *ṭan* Kok, au nord à l'île Hibv [p. 6], au sud, à l'île Kăduoy Raṃm. Nous avançons 40 minutes au 280, 60 minutes au 320 jusqu'à la rivière Vaiy Ṭāv dont la source sort de la montagne *bhūr* Saṅh. De l'embouchure du fleuve, il faut marcher quatre jours pour y arriver. La largeur est de huit brassées et la profondeur de huit brassées. Nous avançons 40 minutes au 320. À 3 heures de l'après-midi, nous cuisons le riz. À 5 heures, nous mangeons jusqu'au départ, 45 minutes cap au 340, 60 minutes cap au 360, 20 minutes cap au 340. À 6 heures, cap au 340 pendant 30 minutes, puis c'est la nuit. Nous continuons à avancer dans la nuit jusqu'à 8 heures, jusqu'à l'île Duṅ où nous passons la nuit.

[Dimanche 14 octobre 1883]

Nous repartons le matin de l'île Duṅ vers le nord, 40 minutes cap au 300, 50 minutes cap au 260 jusqu'à la rivière Brāl dont la source se trouve dans la forêt dense de la montagne Paṅhā[33], à une distance d'une journée, largeur cinq brassées, profondeur sept brassées. La rivière a peu d'eau en saison sèche. Avance 60 minutes cap 350 jusqu'à la rivière Ñoeṅ dont la source vient de la montagne [p. 7] *bhūr* Paṅhā, largeur quatre brassées, profondeur sept brassées, qui a de l'eau en saison sèche et en saison des pluies. Nous avançons 20 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 20, 60 minutes cap au 60, 20 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 360, jusqu'à l'île *ṭan* Tpaiṅ d'une largeur de un *hā*. Nous avançons 60 minutes cap au 340. Nous arrivons au village de l'île *ṭan* Tpaiṅ mais où plus personne n'habite. Ils ont abandonné le village pour la seule raison qu'un tigre a dévoré un nommé Sok [illisible][34]. Nous avançons 20 minutes cap au 320 au-delà de l'extrémité de l'île *ṭan*

[33] *Ccāḥ braiy ccāḥ kaṃbhūr paṅhā.*
[34] À cet endroit, on trouve un mot commençant par *mā* qui n'a pas pu être compris.

Tpaiṅ jusqu'à ce que nous arrivions au chef-lieu de la province de Tpaiṅ. Ce chef-lieu de province est au cœur de la forêt et compte une trentaine de maisons habitées par des Lao, des Khmers et des sauvages vivant côte à côte.

[Lundi 15 octobre 1883]

Mardi, le 15e jour de la lune croissante, nous quittons la province de Tpaiṅ à 8 heures et avançons 10 minutes cap au 360, 20 minutes cap au 360, 20 minutes cap au 20, 60 minutes [p. 8] cap au 40, 20 minutes cap au 20, 40 minutes cap au 360, 60 minutes cap au 360, 20 minutes cap au 360. Nous arrivons devant la rivière Phlāṅ qui trouve sa source dans l'île Ṭuṅ Phlāṅ. Elle a de l'eau en toutes saisons. Sa profondeur est de huit brassées et sa largeur de cinq brassées. Depuis son embouchure, la rivière s'étend sur une distance de marche de quatre jours. Nous avançons 40 minutes cap au 360, 60 minutes cap au 340, 20 minutes cap au 340, 40 minutes cap au 360, 60 minutes cap au 20, 20 minutes cap au 360, 40 minutes cap au 60, 60 minutes cap au 40, 20 minutes cap au 360, 40 minutes cap au 300, jusqu'à la rivière Tār Buṅ d'une largeur de cinq brassées et d'une profondeur de quatre brassées. Ils[35] nous disent qu'ils ne savent pas où est la source. Nous avançons 60 minutes cap au 340, 20 minutes, cap au 340, 40 minutes cap au 340, 60 minutes [p. 9] cap au 40, 20 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 60, 60 minutes cap au 20, 20 minutes cap au 340, 40 minutes cap au 320. 6 heures. 60 minutes cap au 320, nous nous arrêtons dans le village de Kăcān formé d'une dizaine de maisons de Khmers.

[Mardi 16 octobre 1883]

Mercredi 15, nous quittons le village de Kăcān à 6 heures, 20 minutes, cap au 300, puis nous avançons 40 minutes cap au 280 jusqu'à la rivière Kăcān, dont la source vient de Kancāñ Kok, à une distance de deux nuits. Elle est large de cinq brassées, profonde de quatre brassées et a de l'eau en saison sèche et en saison des pluies. Nous avançons 60 minutes cap au 320, 20 minutes cap au 340, jusqu'au village de *pān* Hūy, qui compte peut-être une dizaine de maisons et vingt personnes. Nous avançons 40 minutes cap au 320. À 8 heures du matin, nous nous arrêtons pour cuire le riz. Nous mangeons [p. 10] jusqu'au départ. Nous avançons 60 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 340, 40 minutes cap au 320 jusqu'à la rivière T̈aik large de cinq brassées, profonde de sept brassées, dont la source vient du pays Khịk à une distance

[35] Les bateliers engagés pour conduire les voyageurs.

d'un jour, et qui a de l'eau en saison sèche et en saison des pluies. Nous avançons 60 minutes cap au 360 jusqu'au village Ṭăn Loṅ qui rassemble cinq maisons uniquement d'habitants des origines qui disent des mots des origines[36]. Nous avançons 20 minutes cap au 340, 40 minutes cap au 340 jusqu'à une rivière, le *hūy* Sār M̈aṅ, dont la source se trouve dans la montagne Pāv Sain P̈āṅ. Elle est large de quatre brassées, profonde de six brassées, et a de l'eau en saison sèche et en saison des pluies. Nous avançons 60 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 300, 45 minutes cap au 340, 60 minutes cap au 340. À 12 heures, nous arrivons au village Sār M̈aṅ qui rassemble cinq maisons, dont tous les habitants sont des Lao. Nous y restons jusqu'à la nuit parce que [p. 11] le chef de village[37] nous dit de rester. Dans la province de Stung Treng, il y a la maladie[38]. Il craint que la maladie nous suive et il nous arrête en attendant que le gouverneur[39] Si soit informé. Ensuite, le gouverneur envoie quelqu'un pour nous inviter pour la nuit. Un serviteur vient prendre son riz[40]. Nous ne regardons ni la boussole, ni le chronomètre.

[Mercredi 17 octobre 1883]

Le lendemain matin, jeudi, premier jour de la lune décroissante, nous apportons une lettre au gouverneur qui nous reçoit. Il lit ce laissez-passer si bien écrit que le gouverneur fait apporter des offrandes sur trois gaines de bananier en forme de bateau *bae* et un œuf[41]. Dans le chef-lieu de la province

[36] *Ḍoem*. Pour Aymonier – qui définissait pourtant ce terme comme renvoyant au « Khmêr de l'origine, de jadis » dans son dictionnaire de 1878 (*cf. op. cit.*, p. 78) – il s'agirait d'un village peuplé par un groupe ethnique, les Daem. Il est vrai qu'à l'époque, les deux sens coexistent (v. NÉPOTE, Jaques, « 3. Le concept de Khmaer Daeum : analyse d'un glissement » [*in*] « Pour une reconsidération de la stratégie des études orientalistes sur le domaine cambodgien », *Péninsule*, n° 36, 1998 (1), pp. 155-158). Il est plus probable que les habitants soient ici des personnes parlant un khmer que Nov et Khim ont perçu comme archaïque.

[37] *me sruk.*

[38] Aymonier explique que Stung Treng a été victime d'une épidémie de choléra en juillet 1883 qui a fait une soixantaine de morts. AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.,* p. 121.

[39] *Cau moeṅ*. Terme siamois. La province de Stung Treng est alors sous suzeraineté siamoise. Le roi de Siam nomme les gouverneurs de province.

[40] *Mān puṃroe key mak yak aṅka eṅ*. Aymonier rend compte de ce passage en écrivant : « Son envoyé [du gouverneur] sema une poignée de riz blanc dans la barque », ce qui fait sens dans son récit mais ne correspond pas au texte de Khim. Aymonier, *Voyage…, op. cit.,* p. 121.

[41] Ce qui renvoie peut-être à la pratique consistant à réceptionner les lettres en offrant des présents rituels, de part et d'autre de la frontière séparant le Laos du Cambodge ; *cf.* dans l'autre sens, l'ancien dispositif codifié de réception des lettres royales en provenance du Laos dans la *Charte de fondation du monastère de Sampuk* (1602), [*in*] TRANET, Michel, « Étude sur la sāvatār vatt saṃpuk », *Seksa Khmer*, n° 6, 1983, pp. 75-107.

de Saen P̈āṅ, il y a environ 200 maisons toutes de Lao et les rôles comptent 1 500 inscrits qui paient le tribut envoyé chaque année à Bangkok. Chaque année, le tribut rapporte deux piculs[42] d'argent, chaque homme paie cinq ticaux[43]. Les personnes non portées sur les rôles sont environ 2 000. Dans le chef-lieu de la province de Saen P̈āṅ, il y a trois pagodes. Il y a des arbres qu'on ne trouve que dans ce pays [p. 12]. Le commerce à Saen P̈āṅ porte sur les *bhnoeṅ*, les défenses d'éléphant, les cornes de rhinocéros, la cire. Un *bhnoeṅ* fort[44] vaut cinq buffles, peaux et cornes comprises, ils l'appellent alors sauvage fort, *bhnoeṅ m̈āj*. Il n'y a pas de voleurs qui parviennent à s'allier avec le roi de l'eau. Des Khmers, des Viêt, des Chinois, des Français, des Siamois, des Lao y sont déjà allés en nombre et il les a tous tués[45]. En ce qui concerne la nourriture, les *bhnoeṅ* mangent cru. Ils mangent tout, le chien, le chat, le buffle, le bœuf, mais cru. Ils s'habillent d'écorces d'arbres, pour leur chemise aussi.

À 12 heures, nous partons et avançons 60 minutes cap au 300 vers le nord, 20 minutes au 300, nous voyons depuis le chef-lieu de la province de Saen P̈āṅ, la montagne Saen P̈āṅ, située au 280. Nous avançons 40 minutes cap au 280, 60 minutes cap au 260, 20 minutes cap au 300, 40 minutes cap au 320 jusqu'au village Hat Juṃm qui compte environ dix maisons et une vingtaine d'habitants, hommes et femmes, tous khmers. À 2 heures de l'après-midi, nous nous arrêtons au village de Hat Juṃm [p. 13]. À 3 heures, nous quittons le village de Hat Juṃm et nous dirigeons cap au 340 pendant 60 minutes, 20 minutes cap au 340. Nous avançons 40 minutes cap au 360, 60 minutes au 360, 10 minutes cap au 20, 15 minutes cap au 20, 20 minutes cap au 20, 40 minutes cap au 40, 60 minutes cap au 20, 20 minutes cap au 40, 30 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 40. La nuit tombe. Jusqu'au village de *pān* Mu Ñāṅ Jruṃm, nous avançons vers l'ouest dans la nuit. À 8 heures, 60 minutes cap au 80.

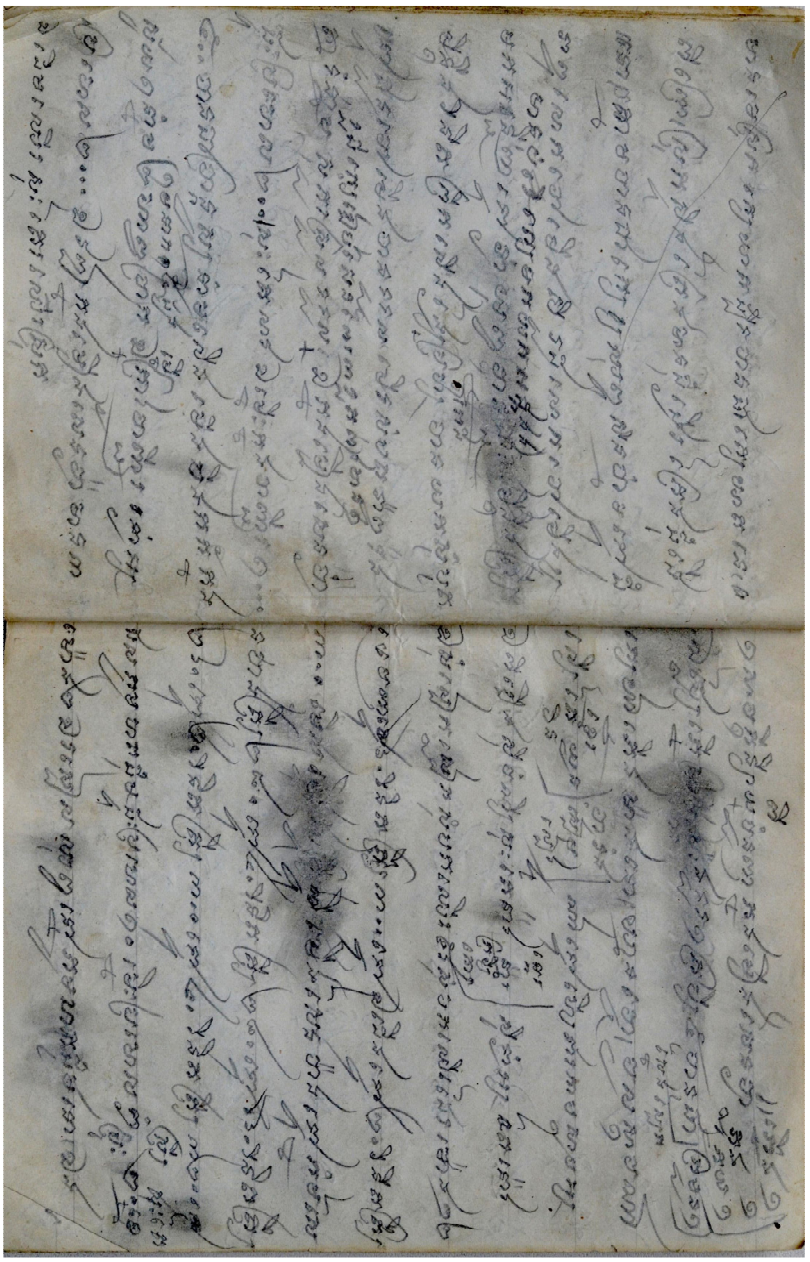
---

[42] 120 kg.

[43] *Ṭuoṅ.*

[44] C'est ainsi que semble se lire le texte. Toutefois, l'expression utilisée, *bhnoeṅ m̈āj*, reste sujette à interprétation.

[45] Khim fait ici probablement allusion aux Pötao jarai qui échappent à l'emprise des royaumes des plaines, v. DOURNES, Jacques, *Pötao, une théorie du pouvoir chez les Indochinois jörai*, Paris, Flammarion, 1977, 365 p. L'expression employée par Khim, *stāc ṇā*, peut être lue soit comme « un roi », c'est-à-dire un roi que lui-même ne définit pas bien, soit comme un mélange de khmer et de lao. À plusieurs reprises, Khim utilise *na* ou *nāṃm* pour faire référence aux cours d'eau. *stāc ṇā* peut alors se lire comme le roi de l'eau, appelé *saḥtĕt nā²ṃ* en lao, c'est-à-dire le Pötao Ia jarai.



Ill. n° 3 : pages 12 et 13 du manuscrit. Fonds Aymonier, Société asiatique.

[Jeudi 18 octobre 1883]

Le matin, vendredi, 2ème jour de la lune décroissante, nous partons de *pān* Ñāṅ Jruṃm qui a environ sept maisons et vingt habitants. Nous marchons 20 minutes cap au 80, jusqu'à la rivière Kăloeṅ qui vient de *ṇā* Phūr, large de huit brassées, profonde de sept brassées, qui se tarit en saison sèche. Nous marchons 40 minutes, cap au 80 jusqu'à la rivière Slă̈c Ḍīṅ, dont la source se trouve [p. 14] à *ṇā* Yyŏk. Elle est large de quatre brassées et profonde de trois brassées et à sec pendant la saison chaude. Nous avançons 15 minutes cap au 60 jusqu'à des dipterocarpus altus[46]. Nous avançons 20 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 20. À 12 heures, nous arrivons au village *pān* Jrum Khān Hvoeṅ qui compte environ trente maisons et une centaine d'habitants. Nous stoppons pour y dormir une nuit. À *pān* Khān Hvoeṅ nous attendons le chef de village[47] parti nous chercher un bateau *phūn*[48]. Il y a environ quarante maisons, soixante-dix inscrits sur les rôles et une quarantaine de personnes non inscrites. Sur la rive orientale, se trouvent des bandes de sauvages tributaires[49] à partir de l'île de *ṭan* Ppaiṅ jusqu'à Saen P̈āṅ et entre Saen P̈āṅ et Attopeu (Ātapīy).

[Vendredi 19 octobre 1883]

Le vendredi, 3ème jour de la lune décroissante, à 9 heures, nous partons à l'ouest. 60 minutes cap au 80. Nous avançons 40 minutes cap au 40, 60 minutes cap au 20 jusqu'à proximité du village de *pān* Hunămă̈n[50] au nord. Nous avançons 20 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 300 jusqu'à la rivière Loer d'une largeur de cinq brassées et d'une profondeur de quatre brassées, dont l'amont se sépare [p. 15] en de nombreuses branches et l'on ne sait où est la source. Nous avançons 60 minutes cap au 320, nous apercevons depuis l'embouchure de la rivière les montagnes Khār Khāt cap au 280. Nous avançons 20 minutes cap au 300, 40 minutes cap au 300, 60 minutes cap au 360, 20 minutes cap au 40, 30 minutes cap au 60, 50 minutes cap au 40, 60 minutes cap au 100, 10 minutes cap 90, 30 minutes cap au 100, 40 minutes cap au 100, 50 minutes cap au 100, jusqu'au ruisseau Hānccom couvert de

---

[46] *Jhoe dāl* : arbres de haute futaie communs dans les forêts denses et les forêts clairières de la péninsule.
[47] *Kuṃṇān* : titre siamois.
[48] *Duok phūn* : probablement un type de pirogue non identifié.
[49] *Khār suoy.*
[50] Evidemment Hanuman, le roi des singes du *Rāmayāṇa*. On trouve d'autres exemples de toponymes appartenant au cycle de Rāma dans la vallée de la Mun, *cf.* le district de Kukhan dans l'actuelle province de Surin, en Thaïlande.

palmiers *slābv tā ūn*[51]. Nous avançons 60 minutes cap au 90 pour arriver au ruisseau Phuor Mār sur la rive nord et le ruisseau Phī Ū [M]ādh[52] sur la rive sud. Nous avançons 20 minutes cap au 80, 30 minutes cap au 60, 40 minutes cap au 60 [p. 16], 60 minutes cap au 80, 60 minutes cap au 60, 10 minutes cap au 60, 20 minutes cap au 60, 30 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 360, jusqu'à la rivière Kāṃm Jjār d'une largeur d'environ un *sin*, d'une profondeur d'environ quinze brassées qui a de l'eau en saison sèche et en saison des pluies. On ne sait pas où se trouve sa source, même pas dans quelle province. Nous avançons 60 minutes cap au 320. À 3 heures de l'après-midi, nous arrivons au village de *pān* Jīeṅ Hīeṅ, où se trouve un chef de village[53]. Nous avançons 60 minutes cap au 300 jusqu'à la rivière Jīeṅ Hīeṅ d'une largeur d'environ quinze brassées et d'une profondeur de dix brassées qui a de l'eau en saison sèche et en saison humide. Sa source se trouve dans la montagne Jīeṅ Hīeṅ. Nous avançons 10 minutes cap au 300, 40 minutes cap au 300, 30 minutes cap au 280, 40 minutes cap au 280. À 5 heures nous passons les rapides de Kaeṅ Jāv, nous arrivons au village du *ghun*[54] Sî Saṃmpāt pour nous y reposer pendant la nuit.

Dans le village du *ghun* Sî Saṃmpāt, les dignitaires dépendent de Champassak (Cāṃpāsăkkh). Au mois de *phutraput*[55], ils doivent se rendre à Champassak pour boire l'eau [du serment]. Je ne leur ai pas demandé quel jour. Les maisons [p. 17] du village *pān* Kaiṅ Jjīev, probablement de Lao, sont des maisons à charpente. Le bois pour faire ces maisons est coupé à proximité du village. Dans le village même, on trouve des arbres, mais qui sont des arbres fruitiers. Il y a une pagode qui s'appelle Vaḍh Kaiṅ Jjīev et une centaine de personnes.

Une chose à dire pour coucher[56] avec les filles du pays. Si on fâche les esprits, les parents de la fille demandent la première fois une amende de deux *pād* d'argent, cinq poulets, une bouteille d'alcool, une poignée de noix

[51] Aymonier parle de « palmiers slap ta on », *Voyage […], op. cit.,* p. 124. Il s'agit du palmier connu aujourd'hui sous le nom vernaculaire *slā tā ūn*, l'*oncosperma tigillarium* (Jack) Ridl. (Mme Hul Sovanmoly, comm. perso. janv. 2015). Pauline Dy Phon le décrit comme un « palmier, haut de 20-30 m, à stripes en touffes, armé de longues épines noires. », v. DY PHON, Pauline, *Dictionnaire des plantes utilisées au Cambodge*, Phnom Penh, Olympic, 2000, p. 479.
[52] Lecture conjecturale.
[53] *kuṃṇāṃm.*
[54] *ghun* : titre honorifique siamois.
[55] Dixième mois lunaire entre août et septembre.
[56] *leṅ.* Litt. s'amuser.

d'arec[57], 200 feuilles de bétel. La deuxième fois, ils demandent la même chose. Mais, la troisième fois, on doit prendre la fille pour femme et verser un cochon de 60 kg, cinq baguettes d'encens, cinq bougies, cinq fleurs, dix canards, dix poulets, une grande jarre d'alcool pour être déclarés mari et femme. Une deuxième chose à dire à propos des jeunes filles et des jeunes garçons, si le garçon et la fille s'aiment, la mère du garçon vient voir la mère de la fille qui accepte de donner sa fille en mariage. Elle ne peut pas refuser car c'est le choix de sa fille [p. 18]. Si la mère refuse de donner sa fille, craignez que le prétendant suivant soit pauvre, ce qui fâchera la mère et les esprits. La mère doit assumer les conséquences de son acte, se prosterner pour aider sa fille, donner cinq bougies, cinq baguettes d'encens, cinq fleurs selon la tradition du pays Kaiṅ Jjov.

Nous sommes arrivés à *pān* Kaiṅ Jjāv samedi, 3ème jour de la lune décroissante. Les habitants sont des serviteurs[58] et ce n'est qu'à l'aube du 4ème jour de la lune décroissante, qu'ils trouvent un bateau à échanger avec le nôtre.

[Samedi 20 octobre 1883]

À 8 heures du matin, nous partons vers le nord-est, 60 minutes cap au 220, au nord-est. Nous avançons 50 minutes au 240 jusqu'à l'extrémité de la rivière Kaiṅ Jjīev qui fait cinq brassées de large, dont le niveau baisse en saison sèche, et qui vient des rizières à une distance de un *hā*. Nous arrivons à la rivière *ṇāṃm* Khām qui vient des monts Saṅ Ĥen. Elle est large de cinq brassées. En saison sèche, il n'y a plus une goutte d'eau. Ils sont nombreux à tamiser[59]. Nous avançons 20 minutes cap au 200, 30 minutes au 240, 40 minutes au 240, 60 minutes au 320 jusqu'à *ṭan* Kaṭāt. Nous avançons 10 minutes cap [p. 19] au 340, 20 minutes cap au 340, 30 minutes cap au 360, 40 minutes au 360, 60 minutes cap au 20, 20 minutes cap au 40, 30 minutes cap au 40, 40 minutes cap au 40, jusqu'aux rapides Kaiṅ Luoṅ. Nous avançons 60 minutes cap au 60 et à 11 heures nous nous arrêtons pour manger et repartons juste après à 12 heures. Nous avançons 30 minutes cap au 40, 40 minutes au 60, 40 minutes au 340, 60 minutes au 40, 20 minutes cap au 360, 30 minutes

[57] Le terme employé par Khim pour poignée est 1 *ṭai* (litt. une main). En khmer moderne, le terme *ṭai* employé comme unité de quantité peut désigner le nombre 5.
[58] *khñuṃ key*. Il peut s'agir d'un village où les habitants sont des engagés pour dettes ou plus vraisemblablement d'un village d'esclaves ou de corvéables regroupés là par leur maître, probablement le roi de Champassak.
[59] Khim fait probablement allusion ici à des chercheurs d'or.

cap au 20, 40 minutes cap au 320, 60 minutes cap au 320, nous quittons les rapides *kaiṅ* Luoṅ d'une longueur de vingt *sin*[60]. 20 minutes cap au 40, 30 minutes cap au 340, 40 minutes au 320, 50 minutes au 320, jusqu'aux rapides *kaiṅ* Luoṅ [p. 20]. L'année dernière, les bambous donnaient des fruits, cette année ils sont tous morts[61]. Dans le pays des rapides *kai* Thpān, la terre est rouge et on trouve de nombreux arbres, *dipterocarpus altus, sindora, dalbergia*, tous mélangés[62]. Nous avançons 40 minutes au 340, 10 minutes au 360. Nous nous arrêtons. Nous avançons 20 minutes cap au 20. Dans ces deux rapides, les roches sont rouges, blanches et noires. Nous avançons 30 minutes cap au 360, 40 minutes au 40, nous quittons les rapides *kaiṅ* Pān Thpān dont la longueur est de quinze *sin*[63]. Nous avançons 60 minutes cap au 40, 20 minutes cap au 40 jusqu'aux rapides *kaiṅ* Ov Huṅ d'une longueur de deux *sin*[64]. Les pierres y sont pareillement noires, rouges et blanches. Nous avançons 30 minutes cap au 300 jusqu'à la rivière P̈āk Saṅ qui vient des monts Cān Thbān. Nous observons le cours de la rivière vers le cap 300 jusqu'à la montagne, d'une hauteur d'environ quinze *sin*. Sa largeur est de cinq brassées, sa profondeur de quatre brassées. En saison sèche l'eau coule à petit débit. Sa longueur est d'une journée de marche. Vers le 280, nous voyons la montagne des *khār* Lavair dans la province d'Attopeu à une distance de trois jours de marche à partir du confluent de la rivière P̈āk Saṅ avec la grande rivière. Nous avançons 40 minutes [p. 21] cap au 260 jusqu'à P̈āk Ser Bā̆n, dont la source se trouve à Pullaven, dont la largeur est d'environ deux *sin*, la profondeur d'un *sin* et dont la longueur est de quatre jours de marche. Les habitants sont tous des *khār*. Ils appellent cette rivière « corde du pont », P̈āk Se Bā̆n, car autrefois lorsque les Siamois sont venus, les habitants ont dû se rassembler à la rivière pour s'échapper et alors la corde du pont s'est rompue. C'est pourquoi ils l'appellent ainsi.

Nous avançons 60 minutes cap au 260 jusqu'à un village *khar* abandonné, puis 20 minutes cap au 280, 30 minutes au 300, 40 minutes au 300, 60 minutes cap au 300, 10 minutes au 280, 20 minutes cap au 300, 30 minutes au 260, 40 minutes, cap au 280. La nuit tombe, nous ne voyons plus les minutes. C'est la fin de la province de Sae P̈āṅ. À l'est, elle s'arrête au

---

[60] 800 mètres.

[61] On sait que les bambous ne fleurissent qu'une fois, au bout de plusieurs décennies. La floraison d'une bambouseraie est donc un événement notable.

[62] Les termes employés par Khim sont les termes vernaculaires (*jhoe dāl*, *krakrīḥ krañūṅ*) pour lesquels il n'existe pas d'équivalent en français. Par soucis de précision, nous avons donc utilisé les termes scientifiques.

[63] 600 mètres.

[64] 80 mètres.

village de l'île de *ṭan* Thaiy, au nord la limite se situe au village de *pān* Khāmabhar, au sud [p. 22], à l'île *ṭan* Thpaiṅ, et à l'ouest, la limite est l'île *ṭūn* Khlīeṅ.

[Dimanche 21 octobre 1883]

Le lundi matin, 5ème jour de la lune décroissante, nous partons de *pān* Thaiy Luoṅ Dduṃmṟuṅ, nous pénétrons dans la province d'Attopeu. *Pān* Ṭan Thaiy Dduṃmṟuṅ compte une dizaine de maisons et une vingtaine d'habitants, plus les enfants, tous lao. Nous partons à 8 heures de Ṭan Thaiy et avançons 60 minutes vers le nord-est, puis 20 minutes cap 280. Nous atteignons l'extrémité de Ṭan Thaiy qui fait un 1 *hā* de long. À l'extrémité de l'île, on trouve des roches blanches, rouges et noires. Le riz qu'on trouve à l'embouchure de la rivière est du riz des *bhnoeṅ*. Nous avançons 30 minutes cap au 240, 40 minutes cap au 360, 10 minutes au 320, 20 minutes cap au 280, jusqu'aux rapides *kaiṅ* Sakkh Aik. Il y a beaucoup de plantes et de bois, *cenolophon*, *lagestroemia lythraceae, shorea obtusa, xylia xylocarpa*[65], *dalbergia*, tous mélangés. N'importe qui peut venir couper des arbres dans cette forêt pour faire des pirogues ou toutes autres choses. Nous avançons 30 minutes cap au 280, 40 minutes cap 320, jusqu'à la rivière [p. 23] Ṯāk S̈āv dont la source se trouve dans la montagne Vair[66]. Elle fait cinq brassées de large et quatre de profondeur. En saison sèche, son niveau baisse fortement. Sa longueur est de cinq à six jours de marche. Marche 50 minutes, cap au 340. Nous arrivons aux rapides *kaiṅ* Kaṅ Ṭīek qui font un *sin* de long. Les roches y sont rouges, blanches et noires. À l'embouchure de la rivière on trouve des *cenolophon, lagestroemia lythraceae, dalbergia, shorea obtusa, xylia xylocarpa*[67]. Nous avançons 60 minutes cap 320 et nous stoppons. Nous avançons 10 minutes cap au 320, 20 minutes au 280.

Une chose à dire à propos des us et coutumes des jeunes garçons *bhnoeṅ*. Lorsqu'ils veulent coucher avec les filles, s'ils s'aiment d'amour, cela ne dérange pas les esprits[68]. Si la fille ne l'aime pas, si elle n'en veut pas comme

---

[65] *Gragīy, sralə̆̄v*, *phjīk*, *cau kraṃm* (litt. « Le juge », qu'Aymonier retranscrit *sokkrâm*, v. AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.,* p. 125. Il s'agit certainement du *xylia xylocarpa*, variété *kerrii*, *sūkraṃ* en khmer moderne, arbres de haute futée dont le bois est utilisé en construction (Mme Hul Sovanmoly, comm. perso. janv. 2015), *krañūṅ*.

[66] Vraisemblablement la montagne des Kavet (Khār Ver), *cf. infra*, note 71.

[67] *gragīy, sralə̆̄v*, *krañūṅ*, *phjīk*, *cau kraṃm.*

[68] Allusion au coutumier cambodgien selon lequel une union illicite – hors rites du mariage – est passible d'un rite d'expiation aux esprits tutélaires de la famille de la fille, accompagné parfois d'une amende.

amant ou comme amoureux et qu'il lui attrape les bras, les seins, qu'il l'embrasse, cela fâche les esprits. Il faut préparer les offrandes pour les esprits en fonction de sa richesse [p. 24]. Ceux qui sont très riches donnent une barre d'argent en offrande, les pauvres versent trois ou quatre *pād* d'argent, les indigents versent un *pād* d'argent, auxquelles s'ajoutent 200 noix d'arec, 200 feuilles de bétel, trois grandes jarres d'alcool, dix poulets, deux cochons, deux canards, cinq fleurs, cinq bougies, cinq bâtons d'encens pour apaiser les esprits. Les familles viennent boire et manger jusqu'à l'échange de fils de coton liés aux poignets[69]. Ils s'installent chez les parents. Si après un certain temps, ils volent pour construire leur propre maison sans en parler aux parents, cela fâche les esprits. Ils doivent verser en offrande des bougies et des fleurs en demandant pardon aux esprits. Ils ont mal agi. Ceci est la coutume des *bhnoeṅ* pour devenir mari et femme.

Nous avançons 40 minutes cap au 320, 60 minutes cap au 320, 20 minutes cap 20 jusqu'à la pierre *kay*[70]. Nous avançons 30 minutes cap au 360, 40 minutes cap au 360, 60 minutes cap au 300, 20 minutes au 260 et nous nous arrêtons. Nous avançons [p. 25] 40 minutes au 260, 60 minutes au 220, 20 minutes au 260, 30 minutes cap au 240, 40 minutes au 240, 55 minutes cap au 280, 60 minutes cap au 300 jusqu'à la rivière Ālăiy dont la source se trouve dans la montagne des Khār Ver[71] allongée vers le soleil[72]. Sa largeur est de quatre brassées, sa profondeur de cinq brassées et elle s'étend sur une distance de cinq jours de marche. Il y a de l'eau toute l'année. Nous avançons 20 minutes cap au 40, 30 minutes cap au 60, jusqu'à la montagne des sauvages Khār Vair sur la droite allongée vers le soleil. Cap au 340 en regardant à partir de l'embouchure. Nous avançons 40 minutes cap au 60, 60 minutes cap au 40, 20 minutes au 360, jusqu'à l'île *ṭan* Sīṅ P̈oy. [p. 26] Cette île est assez petite. Les maisons sont à l'ouest et le village s'appelle *pān* Tār Phṅāv peuplé exclusivement de *bhnoeṅ*. Il compte une quinzaine de maisons. Ils travaillent et fabriquent des pirogues tous ensemble. Les Lao appellent ce village celui des *khār* Tā Phṅov. Nous avançons 30 minutes cap au 340. Nous voyons la montagne d'Attopeu qui se trouve cap au 340 à partir du village de Tār Phṅov. Nous avançons 40 minutes cap au 300, 50 minutes cap au 280. À l'extrémité de l'île *ṭan* Tār Phṅov où se trouve le village de Tār Phṅov, il y a beaucoup d'arbres, *cenolophon, sindora, shorea obtusa, xylia xylocarpa,*

[69] Ce qui est la marque du rite de mariage.
[70] Aymonier décrit cette « pierre koï » : « une roche isolée se dresse comme une colonne sur la rive au milieu de la plaine nue », v. AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.,* pp. 125-126.
[71] Notés Kavet dans la littérature coloniale.
[72] Est.

lagestroemia lythraceae, dalbergia[73]. Nous avançons 60 minutes cap au 300 jusqu'à la rivière Kaṭīeṅ d'une largeur de cinq brassées, d'une profondeur de quatre brassées et qui a de l'eau toute l'année. Sa source se trouve dans la forêt du plateau. Sa longueur est d'un jour de marche. Nous avançons 20 minutes cap au 280. À 6 heures, nous avançons 60 minutes cap au 320 jusqu'au village du *kuṃṇān* qui s'appelle aussi Tār Phṅov. Nous y passons la nuit.

Le chef du village est un chef *khār*. Les habitants chassent pour l'ivoire, les cornes de rhinocéros, les cornes, les peaux. Ils pratiquent l'essartage, ramassent le miel, récoltent l'huile et la résine de bois [p. 27], fabriquent des pirogues. Mais ce *kuṃṇān* est un *bhnoeṅ*, et pour devenir *kuṃṇān*, il a été élevé à la dignité de *kuṃṇān* par le gouverneur d'Attopeu. Pour tout vêtement, il se ceint d'une bande de tissu.

[Lundi 22 octobre 1883]

Mardi, 7ème jour de la lune décroissante, à 8 heures, nous quittons la maison du *kuṃṇān* vers le nord-est. 20 minutes cap au 300, 40 minutes, cap au 340, 60 minutes cap au 280, 20 minutes cap au 300, 40 minutes au 280, 60 minutes cap au 240, 20 minutes cap au 280, 30 minutes cap au 280, 40 minutes cap au 280, 60 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 360, jusqu'à une montagne qu'ils appellent la montagne Bhajjair ou Bhaphjai qui se trouve dans la province d'Attopeu. Nous avançons 40 minutes cap au 360, 40 minutes cap au 280, jusqu'à arriver à la montagne qui se trouve sur la rive droite[74] [p. 28].

Une chose à dire à propos des us et coutumes des *bhnoeṅ* qui cultivent les rizières et les champs. Après avoir entièrement défriché les champs, les membres de la famille vont chercher cinq fleurs, une bouteille d'alcool, pour supplier les esprits. Les *bhnoeṅ* appellent ces esprits *p̈āk brḭ̄* ou *p̈āk brī*. Quand la récolte est bonne, ils frappent les petits et grands gongs pour appeler tous les membres de la famille dont les maisons sont proches ou éloignées. Dans le champ, ils sacrifient le buffle, mangent et boivent dans l'allégresse. Tous les *bhnoeṅ* de Saen P̈āṅ et Attopeu font comme cela.

[73] *Gragīy, grakuḥ, phcīk, cau kraṃ, sralā̆v, krañūṅ*.
[74] Khim écrit « sur le côté gauche en regardant depuis l'embouchure de la rivière ».

Une deuxième chose à dire à propos des bandes de Lao qui attrapent les Khār Ver, qui sont des *bhnoeṅ* ennemis. Ils se rassemblent au nombre de cinquante ou cent et se retrouvent dans la maison du *khvä̈n*[75]. Celui-ci est un homme *khov ṭak dhuṃm*[76]. Si on lui tire dessus ou si on le frappe, on ne le blesse pas. Ils obtiennent des plantes, le *praddāl ddeṅ tak*[77], l'*euphorbia antiquorum*[78] contre rémunération[79]. On tire, mais on ne le blesse pas. Ceci parce qu'ils boivent [p. 29] cette potion par tonneaux, sacrifient et mangent le buffle, boivent l'alcool en s'amusant pendant trois jours. Puis, ils se mettent d'accord et s'élancent. Si en chemin, l'oiseau *kraleṅ vaik*[80] chante à droite et à gauche de la route, on remportera la victoire, coupant et perçant les ennemis. S'il chante seulement du côté gauche, il ne faut pas y aller. Cela signifie que les *khār* tueront tout le monde, il ne faut donc pas y aller. Le village *khār ver* qu'ils appellent village des *khā*, n'est qu'à une journée de marche des Lao installés à l'est.

Nous avançons 60 minutes cap au 320, 20 minutes cap au 300, 40 minutes cap au 240, 60 minutes au 220, 20 minutes au 220, jusqu'au village de *pān*

---

[75] « Le *kvan* (mot qui paraît être apparenté à l'annamite *quan* 'mandarin') », v. AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.,* p. 142.

[76] Ce terme qui n'a pu être traduit semble être formé de mots laos (*khov ṭak*) et khmer (*dhuṃm* : grand, puissant) renvoyant à la forêt et à la puissance. Il semble pouvoir être entendu comme un homme qui possède des pouvoirs surnaturels.

[77] Non identifié.

[78] *Prattāl trokasāñ*, v. RONDINEAU, Rogatien ; LONG LEAN, Theresa ; SALAY SANGKUM, Theresa, *Dictionnaire Cambodgien-Français*, Phnom Penh, MEP, 2007, t. 1, p. 993. Plante grasse parsemée de petites épines et dont le latex, toxique, est insecticide.

[79] Le terme employé pour la rémunération est ici *tranabv*, *draṇ̆p* en khmer moderne, qui désigne « les honoraires versés à un guérisseur ou un praticien de la médecine traditionnelle ». Rondineau, *Dictionnaire…, op. cit.,* t. 1, p. 715.

[80] Probablement à rapprocher du *kraleṅ kraloṅ* cité par Janneau comme « merle siffleur ». Aymonier le définit comme « l'oiseau babillard de la grosseur d'un merle », v. AYMONIER, É. *Voyage […], op. cit.,* p. 142. Craig Robson présente la plupart des oiseaux du genre *turdus*, ceux que l'on appelle en français merle ou grive, que l'on trouve en Asie du Sud-Est (ROBSON, Craig, *A fieldguide to the birds of Southeast Asia*, 2011, pp. 210-211). Toutefois le terme générique vernaculaire pour les *turdus* en khmer est *babic*. Or, nous n'avons pu identifier aucun *babic* dont le nom se rapproche du *kraleṅ vaik* cité par Khim dans GOES, Frédéric, *The birds of Cambodia. An annotated checklist,* Phnom Penh, Centre of Biodiversity Conservation, Fauna & Flora International Cambodia Programme and Royal University of Phnom Penh, 2013, 504 p. ou dans ŜUN, Hẫn et *al*., *Satv slāp prates Kambujā*, Phnom Penh, JSRC, 1998, 143 p. Une autre hypothèse, plus probable, serait que *kraleṅ vaik* ne renvoie pas à un oiseau du genre *turdus* mais au *traṭev vic*, l'un des oiseaux du genre *vanellus,* un vanneau, présent au Cambodge et au Laos connu sous le nom générique de *traṭev vic*, v. GOES, F., *The birds […], op. cit.,* pp. 173-176.

Mīr Mŏr peuplé de *khār sruk*[81]. Il compte une trentaine de maisons et une cinquantaine de *khār*. À une heure nous repartons, 30 minutes cap au 300, jusqu'aux villages de *pān* Ṇuṅ Kuṅ et de *pān* Tamŏ̤ proches l'un de l'autre [p. 30]. Ici, le chef de village est aussi un *khār*. Il nous accompagne plus loin. Ce village de *pān* Ṇuṅ Koṅ compte environ trente maisons et quatre-vingts habitants.

Ce sont des capteurs d'éléphants[82]. Ils chassent aussi pour les défenses et les peaux d'éléphants, les cornes, les cornes de rhinocéros. Ils font des pirogues, récoltent la résine et l'huile de bois, cultivent des rizières et des champs secs. Ils font pousser toutes sortes de riz et de plantations. Il y a une île qui se situe plus haut à une distance de un *hā* qui s'appelle *ṭan* Ñāv.

À 2 heures, nous partons, et avançons 60 minutes vers le nord-est. On voit le village de *pān* Nāṃm Koṅ. Nous avançons vers le mont *bhūr* Ser allongé vers l'est, d'une hauteur d'environ cinq *sin*[83]. Il faut un jour de marche pour en faire le tour. À la boussole, il se trouve au 360. Nous avançons 20 minutes cap au 360, 40 minutes cap 60. La petite montagne Tā Pāk le jouxte. Elle se trouve au nord-ouest du village de *pān* Duok. [p. 31]. Nous avançons 60 minutes cap au 20. À 3 heures, nous arrivons au village de *pān* Duok et nous nous y arrêtons. Il y a un chef de village[84] et une quinzaine de maisons. Tous les habitants, soit une quarantaine de personnes, sont des *khār sruk*.

À propos des filles *khār*, les vieilles comme les vierges et les jeunes, toutes se baignent nues, en exhibant de manière honteuse leur sexe. Leurs poils crépus sont blancs ou noirs. Ils font des rizières et défrichent des essarts. La maison du *kuṃṇān,* qui est le chef, est très belle. Elle compte deux poutres de charpente. C'est une maison *druṅ roṅ ṭol*[85]. Les murs sont constitués de cloisons ciselées, les extrémités des arbalétriers sont en forme de cornes de banteng[86]. Les pilotis, sur deux rangées, comportent chacun un support.

---

[81] Litt. « sauvages domestiques », le terme *sruk* s'entendant ici comme l'inverse du *brai*, le monde de la forêt, du sauvage. Il renvoie donc à l'espace domestiqué par l'homme.
[82] *Rak sî taer ddāk ṭarīy.*
[83] 200 mètres.
[84] *Kuṃṇān.*
[85] Type de maison cambodgienne sur pilotis avec un toit à trois pentes. Voir Robert Headley et *al.*, *Cambodian-English Dictionary*, plate 4, Jean Delvert, *Le Paysan cambodgien*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 187, fig. 31.
[86] *Ansoṅ* : *bos javanicus*. Bovin sauvage alors relativement commun en Indochine, v. PENNY, C. Gardner et *al.*, « Banteng Bos javanicus d'Alton, 1823 », [*in*] Mario Melletti et James

L'intérieur de la maison est vide. Il n'y a pas de nattes où dormir, d'assiettes pour manger. Ils utilisent un mortier[87]. Ils cuisent le riz à la vapeur comme les Lao.

Encore une chose, à propos des filles sauvages : elles ne protègent pas leur corps, on peut toucher les seins des vieilles, des vierges et des jeunes, car telle est leur coutume[88]. Il y a une fille qui a des seins beaux comme ceux d'une jeune chinoise [p. 32]. Ils n'utilisent pas de timbales pour boire l'eau ou de cruches pour aller la chercher, mais des calebasses, qu'ils appellent *ṭāk vec*. Une chose à signaler à propos de ces *khār sruk*. Même si quelqu'un vient de loin pour leur rendre visite ou pour demander quelque chose, il ne peut pas rentrer dans la maison. C'est strictement interdit. S'ils voient qu'on rentre chez eux, ils demandent cinq *pād* d'argent, cinq bougies, cinq fleurs, cinq baguettes d'encens pour apaiser les esprits. Si on ne fait pas les offrandes, ils demandent une barre d'argent. Si on entre en cachette, qu'ils ne s'en rendent pas compte, il n'y a pas de problème. Une deuxième chose à dire concerne le tissage chez les filles sauvages. Elles n'utilisent pas de navette, pas de baguettes d'envergeure, et une seule remisse. Une extrémité de la trame est accrochée à la ceinture, l'autre à un morceau de bois. Le peigne sur la trame est formé d'un bout de bois plat taillé qui vient battre la chaîne pour former le tissu. Le langouti ainsi formé est très épais et d'une qualité supérieure[89] [p. 33].

[Mardi 23 octobre 1883]

Au 7ème jour de la lune décroissante, à 7 heures du matin, nous quittons *pān* Duok, village d'une vingtaine de maisons et d'une quarantaine d'habitants tous *khār*, vers le nord-est pendant 15 minutes. Nous avançons 40 minutes

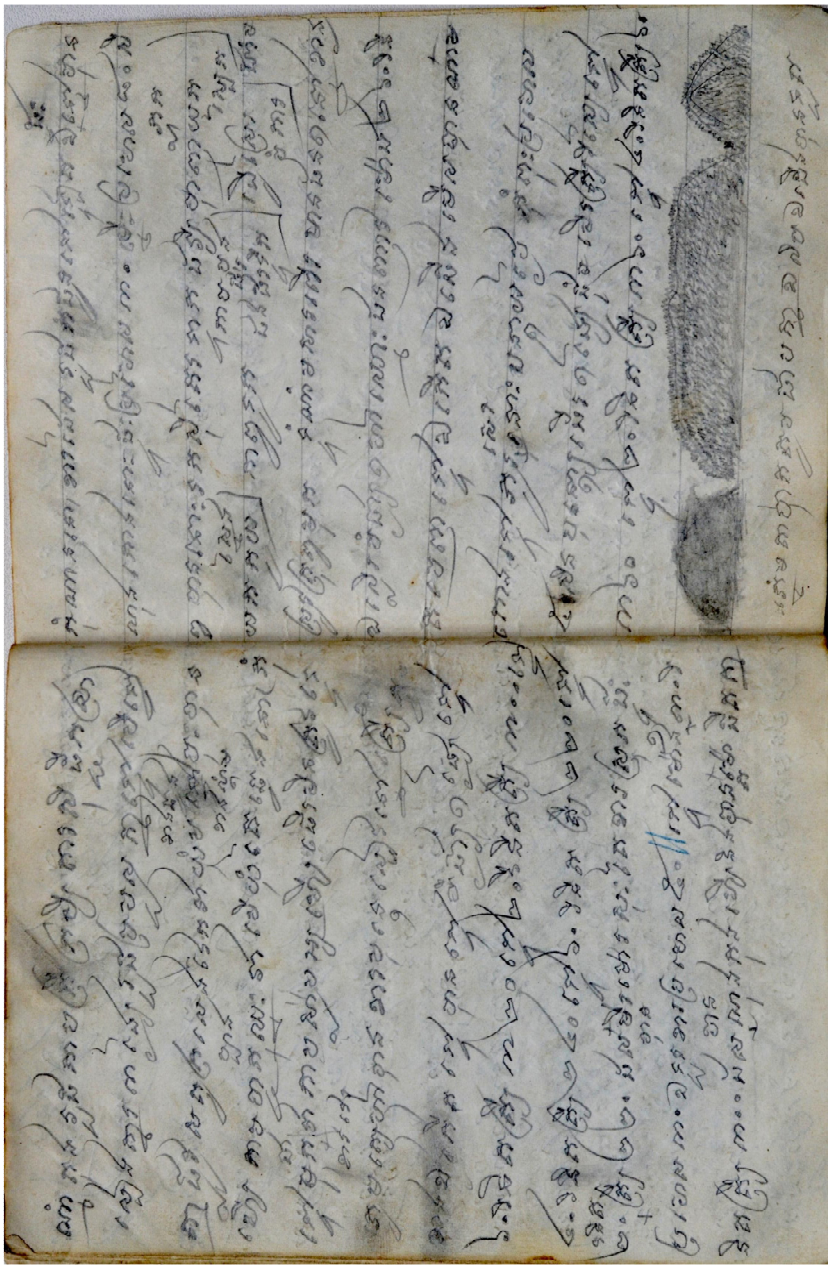
---

Burton (éds), *Ecology, evolution and behaviour of wild cattle. Implications for conservation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, pp. 216-230.

[87] Aymonier précise que les habitants mangent le poisson fermenté à même le mortier qui sert à l'écraser, v. AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.,* p. 127.

[88] *1 dīet nīyāy bī rīoeṅ srīy bhnoeṅ min caeḥ kān khluon dder ae ṭuḥ leṅ dāṃṅ ccās dāṃṅ kramuṃm dāṃṅ kmeṅ ddaṃnīem gey ṭūcnaiḥ.*

[89] Albert-Marie Maurice propose une description accompagnée de photographies du tissage chez les femmes *mnong* qui peut venir compléter celle proposée par Khim, v. MAURICE, Albert-Marie, *Les Mnong des hauts plateaux (Centre-Vietnam)*, t. 1, *Vie matérielle*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 401-427.



Ill. n° 4 : pages 30-31 du manuscrit. Fonds Aymonier, Société asiatique.

cap au 20, 60 minutes cap au 320, 15 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 360, 40 minutes cap au 260, 50 minutes cap au 240, 60 minutes cap au 240, jusqu'à la rivière Ḍoer, d'une largeur de cinq brassées, d'une profondeur de quatre brassées, dont la source se trouve dans la montagne Sev à une distance d'un jour de marche. En saison sèche, il reste un peu d'eau. Nous avançons 10 minutes cap au 240. Quand on regarde la montagne Sev à partir de la rivière Ḍoer, elle se trouve cap au 260. Nous marchons 20 minutes cap 240, 30 minutes au 240, 40 minutes au 240, 50 minutes cap au 280, 60 minutes au 300, 10 minutes au 320, 20 minutes cap au 320, 30 minutes au 300. À 9 heures, nous atteignons le village lao de [p. 34] *pān* Tāv Uṃm qui compte un chef, *kuṃṇāṅ*.

Nous nous arrêtons à la maison du *kuṃṇāṅ* et nous l'attendons alors qu'il part chercher une pirogue pour nous accompagner. Nous faisons cuire le riz. Le village compte environ trente maisons et une centaine d'habitants, hommes et femmes. Dans ce village, on trouve des arbres fruitiers et sur la rive orientale des herbes médicinales, le *cenolophon oxymitrum*, des *dalbergia*, des *shorea obtusa*, des *xylia xylocarpa*[90] en grand nombre, face à *pān* Tā Ûk.

À 11 heures 5 nous partons de *pān* Ûk. Le chef de village n'est pas revenu pour nous guider. Nous avançons 20 minutes cap au 280, 30 minutes cap au 280, 40 minutes au 260, jusqu'à la rivière Tā Ûk d'une largeur de cinq brassées, d'une profondeur de quatre brassées, et dont la source est dans la montagne à un jour de marche. Il y a de l'eau toute l'année. Nous avançons 50 minutes cap au 280, 60 minutes cap au 260, jusqu'au village Ûk Tūc qui rassemble une dizaine de maisons et 50 habitants, hommes et femmes. Nous avançons 15 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 320, 30 minutes cap au 320 [p. 35], 40 minutes cap au 280, 60 minutes au 340, 10 minutes cap 320, jusqu'à l'île *ṭan* Buoy qui est petite, environ quatre brassées. Nous avançons 20 minutes cap au 320, 30 minutes au 300, 40 minutes au 320, jusqu'au village de *pān* Buoy comptant une vingtaine de maisons et cinquante habitants, tous lao. Nous continuons au 360 pendant 60 minutes, puis 20 minutes au 320. Vers le cap 20 à partir de l'embouchure de la rivière se trouve la colline Khṅāṃṅ allongée vers l'est, d'une hauteur de trois *sin*[91]. Nous avançons 30 minutes cap au 320, 40 minutes cap au 320 [p. 36].

[90] *Gragīy, krañūṅ, phcīk, cau kraṃ.*
[91] 120 mètres.

Les chasseurs qui recherchent l'ivoire, les cornes de rhinocéros, les cornes, les peaux, respectent certaines règles et tabous. Ils partent parfois à trois ou quatre. Ils ne disent pas plus de trois mots par jour. Ils n'osent pas toucher de marmite. Ils n'osent pas emprunter du feu, chacun doit avoir son briquet. Ils ne se risquent pas à s'amuser avec les fusils[92], parce que l'on dit qu'il ne faut pas les tenir en s'amusant. On craint que tout aille de travers : si le lasso à éléphant[93] n'est pas mis comme il convient, lorsque l'on tire sur un éléphant ou sur un tigre, on ne les tue pas. Telle est la coutume des chasseurs.

À 3 heures, nous avançons 15 minutes cap au 300 jusqu'au village de *pān* Thāṃṅ qui a un *kuṃṇāṅ*. Nous nous y arrêtons pour passer la nuit.

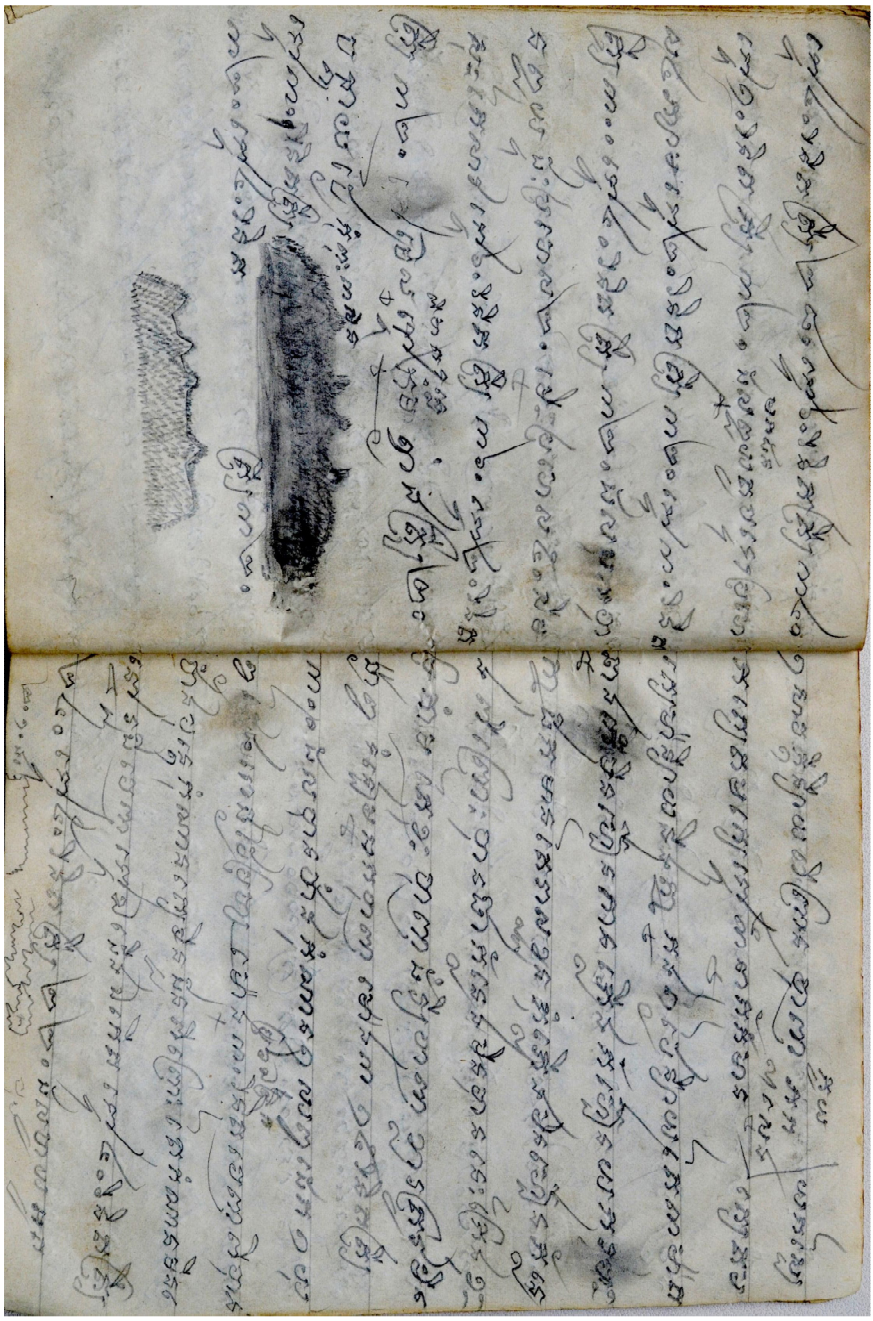
[Mercredi 24 octobre 1883]

Le jeudi, 8ème jour de la lune décroissante, vers 6 heures du matin, nous quittons *pān* Thāṃṅ. Nous avançons 30 minutes. Le chef du village ne nous guide pas parce qu'il n'est pas resté jusqu'à notre départ. Nous marchons vers le nord-est, 40 minutes cap au 240, 50 minutes cap au 220, jusqu'à la rivière Ūt [p. 37] d'une largeur de cinq brassées, profonde de quatre brassées et qui vient de la montagne des *khā*. Elle a de l'eau toute l'année. La source se situe à une matinée de marche de l'embouchure de la rivière. Nous mangeons à l'embouchure de la rivière sur une colline. Nous avançons 60 minutes cap au 240, 10 minutes cap au 220, 20 minutes cap au 240, jusqu'aux rapides *kaiṅ* Hāt Vān où l'on trouve de nombreux grands arbres, *cenolophon oxymitrum, dalbergia*. Nous avançons 30 minutes au 240, 40 minutes au 220, 50 minutes au 320, 60 minutes au 340, 10 minutes au 40, 20 minutes cap au 20, 30 minutes cap au 360, jusqu'à l'île *ṭan* Kak Sar Ṇuk. Cette île est petite. À 9 heures 40, nous nous arrêtons pour préparer le repas sur l'île *khās* Suk Ṇuk. À partir de l'île *khās* Suk Ṇuk on voit la montagne *khās* Sar Ṇuk cap au 20, à

---

[92] Aymonier a lu *kănleṅ* comme *kanlaṅ*, enjamber. Il écrit ainsi « jamais ils n'enjambent leurs armes ». Aymonier, *Voyage..., op. cit.,* p. 144. La lecture la plus plausible est en fait *kān'leṅ*, formé de *kān'*, tenir fermement, empoigner, et *leṅ*, s'amuser/jouer. Ce type de construction avec *leṅ* a été étudié par le linguiste Joseph Deth Tach. Il montre que *kān'leṅ* peut être lu comme « tenir pour tenir », sans raison, ce qui associé au complément *kāṃbhloeṅ*, comme dans le texte étudié ici, peut être rendu par « on ne joue pas avec les armes ». Joseph Deth Thach, « À propos du verbe *leːŋ* en khmer. Identité sémantique et constructions à verbes multiples », *Péninsule*, n° 59, 2009 (2), pp. 171-210.

[93] *prakāṃm*. Sur l'importance des rituels autour de la capture de l'éléphant et du maniement du lasso, voir Jean Ellul, *Le coutumier rituel des capteurs d'éléphants au Cambodge*, thèse, Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, 1983, 385 p.



Ill. n° 5 : pages 36-37 du manuscrit. Fonds Aymonier, Société asiatique.

l'est, d'une hauteur d'environ trois *sin* [p. 38] et la montagne Tāk M̈ar Soey au 320. La montagne Tāk Maẗa se trouve au nord. En regardant à partir de l'île *khās* Ṇuk vers le 160, on voit la montagne Tāv dont les deux sommets se jouxtent. Et sont tous deux d'une hauteur de deux *sin*[94]. À 10 heures 20, on a fini de manger et on s'en va. Lorsqu'on leur pose la question, ils [les bateliers] disent que toutes ces montagnes sont entièrement constituées de petites pierres rouges. Nous avançons 30 minutes cap au 320, 40 minutes cap au 320, 50 minutes cap au 340, 60 minutes cap au 300, 10 minutes cap au 320, 20 minutes cap au 300, 30 minutes cap au 300, 40 minutes cap au 300, 50 minutes cap au 300. À partir du village d'Āssak Phjoṇy, on voit la montagne Sak Khov vers le cap 300. Nous avançons 60 minutes cap au 300, 10 minutes cap au 300, 20 minutes cap au 300, 30 minutes cap au 320, [p. 39] 40 minutes cap au 320 jusqu'au village des *bhnoeṅ* de *pān* Bhāravuṅ qui tamisent l'or dans la rivière, sur une île, mais aussi dans un affluent. Ils utilisent le bois pour faire ce que les *bhnoeṅ* appellent des *pāṅ*. Seules les femmes tamisent.

Nous avançons 60 minutes cap au 320, 10 minutes cap au 280, 20 minutes cap au 300, 30 minutes cap au 260, jusqu'au village de *pān* Kaiṅ Khām qui compte une vingtaine de maisons et une cinquantaine d'habitants tous lao. Nous avançons 40 minutes cap au 260, 60 minutes cap au 260, 60 minutes cap au 220, 10 minutes cap au 20, 20 minutes au 240, jusqu'à l'île de Vuoṅ qui est petite. À 2 heures de l'après-midi nous arrivons au chef-lieu de la province d'Attopeu où nous nous arrêtons.

À Attopeu, on parle d'un animal, le *khār ṭaiṅ*, dont on dit qu'il est très beau. Son corps est comme de l'or, ses pattes de devant [p. 40] sont à moitié noire, à moitié rouge, tout comme celles de derrière. Sa tête est comme celle d'un homme et il vit dans les territoires des *bhnoeṅ*, dans la montagne des *khār* Sāslāṅ[95].

---

[94] 80 mètres.

[95] Pour Aymonier, il s'agirait d'un singe anthropomorphe. « Le Kha Dêng, « sauvage rouge », est une sorte de singe sur lequel s'exerce beaucoup l'imagination des gens du pays. De la taille d'un enfant de dix ans, au nez crochu, figure d'homme, le Kha Dêng a le poil rouge doré et brillant comme l'or, disent-ils ; ses pattes sont rouges et noires. Leste et agile, allant indifféremment sur deux ou quatre pattes, il saute de branche en branche, il mange toutes sortes de fruits et du riz « comme nous autres hommes ». Quand le soleil est ardent il sait casser les branches pour se faire un abri de feuillage ; la mère place sa progéniture sur ses genoux et la tient dans ses bras. La parole seule lui manque. Depuis trois ans le roi de Siam avait envoyé un mandarin de Bangkok, le Phrah Norin à Attopeu pour mettre la main sur un de ses anthropomorphes. », v. AYMONIER, É., *Voyage […], op. cit.*, p. 130.

Dans la province d'Attopeu. Il y a deux pagodes. L'une est appelée Kpāl Bhūm Moeṅ et l'autre Vaḍh Cuṅ Bhūm. À propos des statues des villages lao, certaines font face au nord, d'autres font face à l'ouest, mais aucune ne fait face à l'est.

Dans la province d'Attopeu, ils cultivent les rizières mais loin de l'embarcadère. Il n'y a pas d'inondations, sauf aux pieds du village. Les dépôts alluviaux sont constitués de sable puis en dessous d'un mélange de rocailles et de sable. Parmi les arbres de la province d'Attopeu, on trouve des arbres fruitiers, des cocotiers, des aréquiers, [p. 41] de tout, il n'y a rien de spécial à dire. Les maisons sont toutes à charpente, celles du peuple, celles des mandarins. Elles sont toutes presque pareilles.

Il y a peut-être 600 maisons au chef-lieu et 3 000 hommes sur les rôles et lorsque j'ai demandé ce qu'il en était hors des rôles, on m'a répondu peut-être 200. Ceux qui sont mariés doivent verser un *jī* et quatre *hin* d'or d'impôt par an. Les célibataires doivent verser sept *hin* d'or[96]. À propos des *bhnoeṅ suoy*[97] qui dépendent de la province d'Attopeu, ils sont une vingtaine de groupes linguistiques qui doivent payer vingt sapèques[98] qu'ils doivent verser au titre du service dû au souverain. Celui-ci est réparti dans la province. Certains villages apportent deux *pād* d'or, d'autres trois *pād* d'or et l'ensemble des vingt groupes linguistiques doit rassembler vingt *pād* d'or. Le gouverneur d'Attopeu fait le compte de [p. 42] l'impôt des *bhnoeṅ* et des Lao. L'ensemble du tribut envoyé à Bangkok doit faire cinq livres[99], soit 400 *pād* d'or.

En ce qui concerne les marchandises, on trouve dans la province d'Attopeu des cornes de rhinocéros, des défenses d'éléphants, des peaux et de la cire. Parfois, elles sont exportées vers Phnom Penh, parfois vers Bangkok. Ils vendent l'ivoire, dix barres d'argent[100] le picul, une barre d'argent la corne de rhinocéros, voire deux barres pour les belles, soixante *pād* d'argent le picul de cire.

---

[96] Soit 5,25 gr d'or par an pour les hommes mariés et 2,62 gr pour les célibataires, ce qui renforce le témoignage de Khim sur le rôle des femmes dans le tamisage du sable à la recherche d'or à *pān* Parvug.
[97] « Sauvages » tributaires.
[98] *Kās.*
[99] *Anjīṅ.*
[100] *Ṇain.*

Il n'y a pas d'or qui vienne d'Attopeu, il vient de chez les *bhnoeṅ*. À partir d'Attopeu, il faut 6 jours pour aller à Tār P̈āk Ṭaṅ Khāv. On y amène du sel, des étoffes, du fil métallique[101], des étoffes blanches, des *cratīy*[102], pour les troquer et c'est pourquoi il y a de l'or qui circule dans la province d'Attopeu.

Il convient de signaler que le gouverneur descend d'une famille qui a l'habitude de célébrer les fêtes bouddhiques. Cela remonte au temps de ses grands-parents, des gens au cœur pur, qui [p. 43] organisaient des offrandes et des festivités bouddhiques sans cesse. À propos de la maison de monsieur le gouverneur, les ustensiles pour la cuisine comprennent une table, des plateaux, des assiettes petites et grandes, des timbales petites et grandes. Il y a un lit pour dormir, des nattes, matelas et coussins, tous les ustensiles qui conviennent à un haut dignitaire.

Lorsque c'est la saison pour aller boire l'eau [du serment], les *pāḷāẗ*, les *snaṅ*, les *kraḷār̈ bāḥ,* petits et grands dignitaires doivent boire deux fois par an, au mois de *cek*[103] et au mois de *phutraput*. Ils viennent à la maison de monsieur le gouverneur. Ils préparent la cérémonie comme à Phnom Penh. On remue [l'eau], on apporte le sabre, la lance, et ils prêtent serment comme à Phnom Penh.

[Vendredi 26 octobre 1883]

Samedi, 10ème jour de la lune décroissante, la femme de monsieur le gouverneur a organisé une cérémonie de changement de sépulture[104]. Une chose à dire à propos des attributs des dignités[105], il y a des fusils, des sabres longs et courts [p. 44], des crachoirs, des coupes à offrandes, des plateaux à pied pour les noix d'arec et les cigarettes, le tout en or. Les personnes qui dépendent d'Attopeu doivent toutes répondre « oui » dans le vocabulaire royal[106] lorsqu'elles répondent à monsieur le gouverneur. Dans cette province, il y a la forêt partout, on n'y est pas bien. Lorsque le gouverneur se

[101] Probablement du fil de laiton utilisé notamment par les habitants des hautes terres pour fabriquer de lourds bijoux.
[102] Peut aussi être lu *pratīy*. Non identifié.
[103] Avril-mai. Mois du nouvel an.
[104] *Pun loek duṅ.* Allusion probable à la seconde partie des doubles funérailles (déterrement du corps pour l'incinérer selon les rites bouddhiques).
[105] Dignités : *săkkh yu*s. Au Cambodge comme au Laos, les agents de la couronne portent un titre auquel est lié un certain nombre de dignités qui les placent dans la hiérarchie administrative et leur confèrent des privilèges, comme le droit de porter certains attributs.
[106] *krāp duol.*

rend quelque part, il est accompagné d'une escorte avec les mêmes attributs que le roi, suivi par toutes sortes de parasols. J'ai demandé aux gens qui m'ont dit que le gouverneur a 10 000 dignités[107]. Après le gouverneur vient le dignitaire *sain ccān*, puis le dignitaire *suoṭīy*, et après vient le *opāhat*, le *moeṅ ccān*, le *moeṅ sainy*, le *pāḷa̍t*, les *snaṅ*, les *kraḷa̍ bās*, les *rākavaṅ*, les *me sruk*, les *jamuttābv*, qui forment l'ensemble de l'administration, *kruṃmakār*.

[Le manuscrit de Khim se poursuit avec une description des fêtes bouddhiques et de la manière d'acquérir des mérites chez les Lao d'Attopeu, avant que lui et Nov ne reprennent leur route vers Oubon].

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaires

ANTELME, Michel Rethy & BRU-NUT, Suppya Hélène, *Dictionnaire français-khmer*, Paris, L'Asiathèque, 2014, 1193 p.

AYMONIER, Etienne, *Dictionnaire français-cambodgien précédé d'une notice sur le Cambodge et d'un aperçu de l'écriture et de la langue cambodgienne*, Saigon, Imprimerie nationale, 1874, 184 p.

AYMONIER, Etienne, *Dictionnaire Khmêr-français*, Saigon, Imprimerie nationale, 1878, xviii+436 p.

GUESDON, Joseph, *Dictionnaire cambodgien-français*, Paris, Plon, 1930, 2 vol., 1982 p.

HEADLEY, Robert ; KYLIN, Chhor ; LAM, Kheng Lim ; LIM, Hak Kheang & CHEN, Chun, *Cambodian-English Dictionary*, Washington D.C., The Catholic University of America Press, 1977, 1508 p.

JANNEAU, Gustave, *Manuel pratique de langue cambodgienne*, Saigon, Imprimerie impériale, 1870, 274 p.

RONDINEAU, Rogatien ; LONG LEAN, Theresa & SALAY SANGKUM, Theresa, *Dictionnaire Cambodgien-Français*, Phnom Penh, MEP, 2007, 2 tomes, 1204 p. et 1170 p.

[107] Dans le système cambodgien cela correspond au niveau des plus hauts dignitaires de l'intérieur et des gouverneurs des plus importantes provinces. Khim signifie ainsi que le gouverneur d'Attopeu est un personnage considérable.

Vacanānukram khmaer, Phnom Penh, Institut bouddhique, 1967-1968, réimpression de 1990, 1888 p.

Dictionnaires et ouvrages de références spécialisés

DY PHON, Pauline, *Dictionnaire des plantes utilisées au Cambodge*, Phnom Penh, Olympic, 2000, xvii+915 p.

GOES, Frédéric, *The birds of Cambodia. An annotated checklist,* Phnom Penh, Centre of Biodiversity Conservation, Fauna & Flora International Cambodia Program & Royal University of Phnom Penh, 2013, 504 p.

POUILLON, François (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, IISMM, Karthala, 2012, xxviii+1073 p.

ROBSON, Craig, *A fieldguide to the birds of Southeast Asia*, Londres, New Holland, 2011, 544 p.

ŜUN, Ĥān ; SEŃ, Gī̱m Ĥat ; KAEV, Ū Mā̱līss & HEŃ, Nāth Munī, *Satv slāp prates Kambujā*, Phnom Penh, JSRC, 1998, 143 p.

Ouvrages et articles spécialisés

ANTELME, Michel, « Les estampeurs d'Aymonier et leur production épigraphique : Les inscriptions du pràsàt Aṅkor Văt (K. 1089.1, K. 1089.2, et K. 1134), des pràsàt Črŭṅ nord-ouest (K. 1135) et sud-est (K. 1136) et du pràsàt Tà Prohm (K. 1137) », *BEFEO*, à paraître.

AYMONIER, Etienne, *Le Cambodge*, Paris, Leroux, 1900, 3 vol., 477 p., 481 p., 818 p.

AYMONIER, Étienne, *La société du Laos siamois au XIXème siècle*, présenté par Fabrice Mignot, Paris, L'Harmattan, 2003, 298 p.

AYMONIER, Etienne, *Voyage dans le Laos*, Paris, Leroux, 2 vol., 1895 et 1897, 341 p. et 360 p.

DELVERT, Jean, *Le Paysan cambodgien*, Paris, L'Harmattan, 1994, 740 p.

DOURNES, Jacques, *Pötao, une théorie du pouvoir chez les Indochinois jörai*, Paris, Flammarion, 1977, 365 p.

ELLUL, Jean, *Le coutumier rituel des capteurs d'éléphants au Cambodge*, thèse, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1983, 385 p.

MAURICE, Albert-Marie, *Les Mnong des hauts plateaux (Centre-Vietnam)*, t. 1, *Vie matérielle*, t. 2, *Vie sociale et coutumière*, Paris, L'Harmattan, 1993, 751 p.

MELLETTI, Mario ; BURTON, James (éds), *Ecology, evolution and behaviour of wild cattle. Implications for conservation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 462 p.

POU, Saveros, « Angkor Vat. K. 1089 », *Nouvelles inscriptions du Cambodge II & III,* Paris, EFEO, 2001, pp. 271-272.

SINGARAVÉLOU, Pierre, « De la découverte du Champa à la direction de l'École coloniale : Itinéraire d'Étienne Aymonier d'après ses mémoires inédits », [*in*] Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, Angel PINO & Samaha KHOURY (éds), *D'un Orient l'autre. Actes des troisièmes journées de l'Orient,* Bordeaux, 2-4 octobre 2002, *Cahiers de la Société asiatique* IV, Paris-Louvain, Peeters, 2005, pp. 237-248.

THACH, Joseph Deth, « À propos du verbe *leːŋ* en khmer. Identité sémantique et constructions à verbes multiples », *Péninsule*, n° 59, 2009 (2), pp. 171-210.